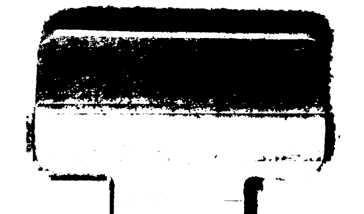

UC-NRLF
$B 259 291





JEAN GALÉAS,

DUC DE MILAN,



Drame poétique,

PAR

ARTHUR FLEURY.

> Oh! si vous saviez ce que c'est qu'aimer!...
> . . . .
> Son cœur battait sur le cœur du peuple, et le cœur du peuple battait sur son cœur!
> . . . .
> . . . Et leur astuce hypocrite trompa le peuple même.
>
> F. DE LA MENNAIS.

Paris.

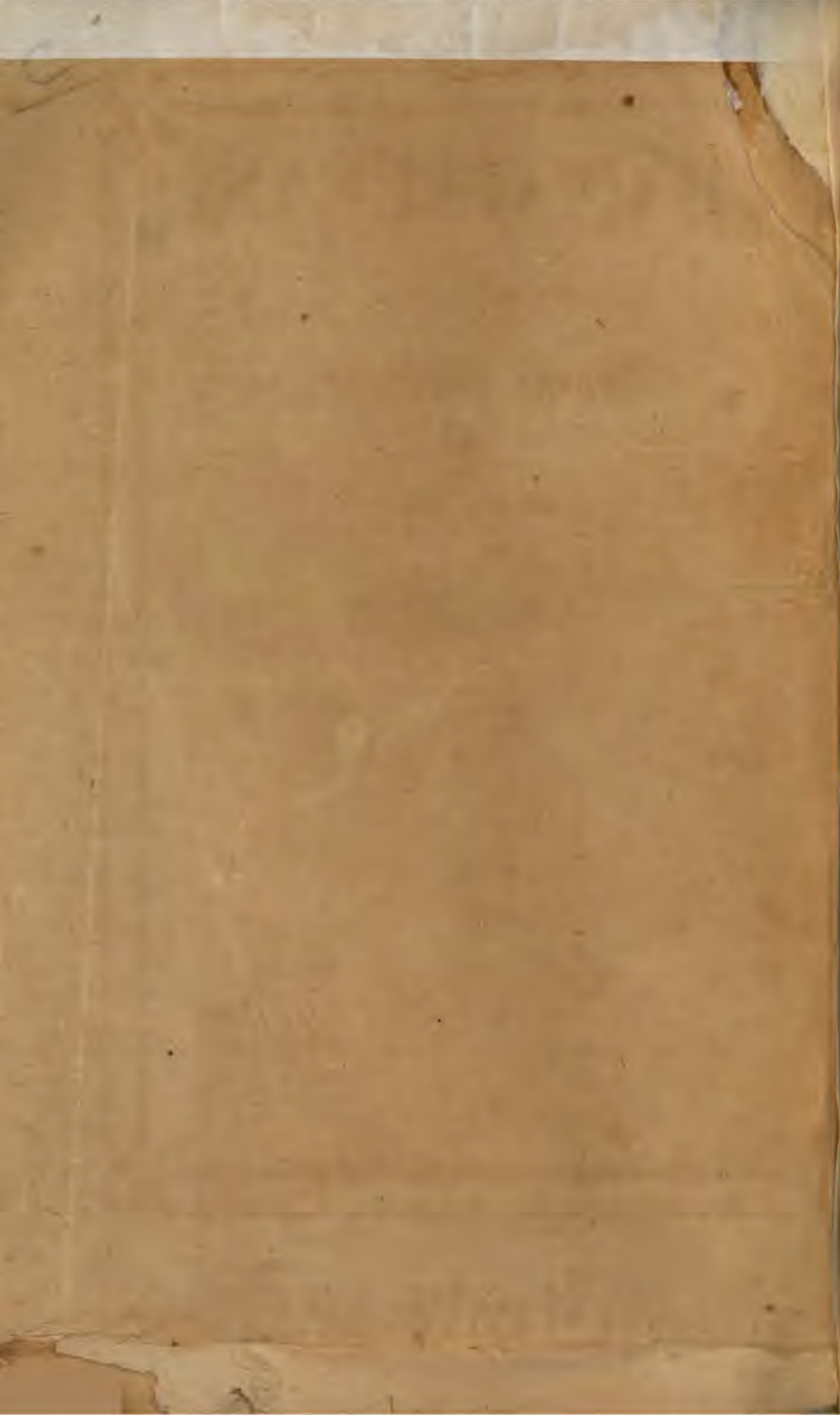
ROUX, ÉDITEUR,

RUE DES GRAVILLIERS, 31.

BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

MARCHANT, LIBRAIRE, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12.

1835.



JEAN GALÉAS.

SAINT-DENIS.—IMPRIMERIE DE V. PREVOT.



JEAN GALÉAS

[illegible]

PAR [illegible]

[illegible]
le peuple même [illegible]

Paris.

ROUX [illegible]

[illegible]

[illegible]BBA, LIBRAIRE [illegible] LIBRAIRE

[illegible] SAINT-MARTIN [illegible]

[illegible]

minant de toute sa taille gigantesque. Quant à nous, étonné de ne rencontrer ce visage étrange dans aucune des productions actuelles, si nous avons osé nous en emparer, ce fut avec crainte, et nous l'avons, pour certaines raisons calculées, laissé dans l'ombre, dès que nous avons cru pouvoir l'abandonner : il est des hommes qu'on doit s'abstenir d'approfondir, tant leur pensée plane au-dessus de la nôtre; Savonarole est un de ces prédestinés qui semblent tomber sur la terre pour le besoin des circonstances, et qui écraseraient leur époque, s'ils pouvaient la résumer, s'ils ne faisaient que passer!

Il y aura donc, dans cet ouvrage, indépendamment des situations intimes et de passion, de nombreuses scènes liées à la partie politique des événemens. Si les caractères s'y montrent conservés à peu près tels qu'ils nous ont été donnés par l'histoire; si nous avons su, par un heureux hasard, lever le voile assez épais qui en couvrait quelques-uns, et mettre ainsi leur secret au jour; si nous sommes entré dans la vérité souvent obscure, nous ne croirons pas notre travail entièrement perdu.

Ce n'est pas qu'il soit tellement important, même tellement consciencieux (nous l'avouons), qu'il faille prévenir le public de toutes nos vues

et menées littéraires, non; car ce n'est là qu'un ouvrage ébauché dans quelques heures de loisir et d'amusement; pièce abandonnée, comme reprise, avec calme; continuée au sortir de quelques discussions tranquilles, au coin de son cabinet, avec son ami; drame implexe, où les événemens nous ont parfois embarrassé par leur mélange; champ de poésies où nous nous sommes lancé, suivant, ou des visions errantes, douces et d'amour, ou de sombres vérités politiques; champ, comme la vie, parsemé de fleurs et d'orages, et que nous avons traversé avec peine, trop peu soucieux peut-être de l'opinion de la foule qui marchera sur nos traces, et qui les jugera!

Arthur FLEURY.

Juillet 1833.

PERSONNAGES.

HOMMES.

JEAN GALÉAS VISCONTI, Duc de Milan.
LUDOVIC SFORCE, dit le More.
Le Cardinal ASCAGNE SFORCE.
Le Chancelier CECCO SIMONETTA.
JACQUES TRIVULCE, Marquis de Viglévano.
PIERRE DE MÉDICIS, Gonfalonier de Florence.
Frère JÉROME SAVONAROLE.
MARIANO, Moine franciscain.
PIERRE CAPPONI, Magistrat.
PIETRO. } Plébéiens.
CUSELLO. }
UN SBIRE.
CHARLES VIII, Roi de France.
MIOLENS, Chambellan du Roi.
PHILIPPE DE COMMINES, historiographe.

FEMMES.

ISABELLE D'ARAGON.
BÉATRIX D'EST.

PERSONNAGES.

LUDOVIC.

SIMONETTA.

TRIVULCE.

PIERRE DE MÉDICIS.

SAVONAROLE.

MARIANO.

PIETRO.

CUSELLO.

ISABELLE.

BÉATRIX.

NOBLES, SBIRES ET GENS DU PEUPLE.

ACTE PREMIER.

L'intérieur de l'église du couvent de Saint-Marc, à Florence; une chaire dans l'enfoncement, à gauche de l'acteur; peintures à fresque représentant les miracles de saint Augustin et de saint Nicolas de Tolentin.

SCÈNE I. *

MARIANO, PIERRE DE MÉDICIS, LUDOVIC, BÉATRIX, un peu à l'écart, dans l'attitude d'une personne qui réfléchit.

PIERRE.

Monseigneur Ludovic, encore une parole :
Vous venez écouter frère Savonarole?

LUDOVIC.

Oui, seigneur Médicis, je viens à ce sujet;
Je viens vous faire part d'un important projet

* Les personnages sont inscrits comme ils devraient être à la scène; le premier en tête tient toujours la droite de l'acteur.

2

Qui nous touche.

PIERRE.

Lequel?

LUDOVIC.

Parle-t-on dans Florence,
De l'armement que fait Charles-Huit, roi de France?

PIERRE.

Je sais que, dans Lyon, il donne des tournois
Nouveaux; mais oublions ces sottises de rois;
Esprits dominateurs, pensers chevaleresques,
Qui pourront les conduire aux états barbaresques.
Avons-nous besoin d'eux pour troubler nos loisirs?
Étouffons le plaisir par de plus grands plaisirs!
Au palais de Pitti tout doit changer de mine,
Lorsque la volupté somptueuse y domine;
Lorsqu'au beau sexe on est porté, l'on est enclin,
Qu'importe qu'on soit Guelfe ou qu'on soit Gibelin;
Alors qu'on meurt gaîment dans les bras de sa dame,
Ayant usé le corps pour aller user l'ame.

LUDOVIC.

Les Français, seigneur duc, sont de bons paladins,
Qui voudront détrôner les petits Saladins
De toute l'Italie.

PIERRE.

Oh! l'Italie est brave!

LUDOVIC.

Comme tout, l'Italie aujourd'hui se déprave...

Vous ne craignez donc pas les Français ?

PIERRE.

Ils sont loin

Encor.

LUDOVIC.

Mais ils viendront !

PIERRE.

Alors nous aurons soin

D'agir.

LUDOVIC.

Et Ferdinand *, de race aragonaise,
En avez-vous peur ?

PIERRE.

Non, altesse milanaise.
Sur le trône, je suis pour long-temps bien assis :
Qui donc insulterait Pierre de Médicis,
Pierre, fils de Laurent **, la gloire de Florence,
Laurent qui lui donna tant de prépondérance ?

LUDOVIC.

Savonarole.

PIERRE.

Lui ?

LUDOVIC.

Lui.

* Ferdinand Ier, roi de Naples, bâtard d'Alfonse V, roi d'Aragon.

** Laurent de Médicis, dit le Magnifique et le Père des Muses, qui laissa de Clarice des Ursins, sa femme, Jean, qui fut pape sous le nom de Léon X, et Pierre de Médicis.

PIERRE.

Ce dominicain,
Prophète de malheur, moine républicain !

LUDOVIC.

Loin de se renfermer dans les dogmes, il ose
Vous attaquer en chaire !

PIERRE.

Il est vrai qu'il s'expose
A ce que je l'enferme au donjon du château
De Belvédère, ou bien de San-Miniato.
Si mon père Laurent fit taire ce prophète,
Je ne suis pas tenté de m'en rompre la tête ;
Il m'attaque, c'est donc qu'il a bien peur de moi !
Sa foi saura toujours se plier à ma foi,
Quand je voudrai!—Rameau que la guisarme émonde!..
Voyez l'homme chez lui, voyez-le dans le monde,
Tout change.

LUDOVIC.

Tout chez l'homme est calcul, est compas;
Le discours peut changer, l'homme ne change pas;
Dites, Mariano?

MARIANO.

Jérôme est fanatique,
Et le gonfalonier de notre république
Est trop bon.

PIERRE.

Il faut bien être bon ici-bas,
Pour ceux qui disent l'être, et qui ne le sont pas!

Il faut bien gouverner ; aux nobles il faut plaire,
Et songer aux vilains quand on n'a rien à faire.

MARIANO.

Mon gracieux seigneur, et le clergé?

PIERRE.

Pour lui,
Il doit être toujours certain de mon appui ;
Bien que sa Sainteté le Pape soit gaillarde,
Ses humbles camériers resteront sous ma garde.

MARIANO.

C'est dit; à la bonne heure.

PIERRE.

Alexandre, ma foi,
Est un galant Saint-Père, est plus galant que moi.

MARIANO.

Il aime son prochain.

PIERRE.

Et surtout sa prochaine.

MARIANO.

Comme tout l'univers, il se forge sa chaîne;
S'il est voluptueux, faux, plein de vanité :
Lui, sa fille et son fils, font une Trinité...

PIERRE.

Trinité de l'enfer.

MARIANO.

Il dit avec franchise,
Qu'un pape doit donner des enfans à l'Église,

Des enfans pour briser la tête des bandits,
Afin de n'être pas tout seul en paradis.

LUDOVIC, à part.

Dans la première souche on taille un honnête homme;
On n'a pas fait ainsi le pontife de Rome!

(Haut.)

O! très-saint Borgia, je ne t'oublîrai pas!...
Il a couronné duc mon neveu Galéas,
Lui qui ne veut régner que sur son Isabelle,
Et qui, si haut monté, trouve sa femme belle,
Qui ne voit que sa femme au monde et rien de plus;
Qui, chassant au désert ses pas irrésolus,
Et traînant après lui l'héritière d'Alfonse,
Fera place vacante en leur Saint-Ildefonse,
Et jettera sur moi le fardeau de l'état,
Sur moi qui suis le duc, le peuple et le sénat!

PIERRE.

Et le vieux chancelier Simonetta?

LUDOVIC.

Pauvre homme,
Qui n'est plus bon à rien, et qui voudrait en somme,
Exploiter à son gré l'esprit du jeune duc!
Pauvre homme! pauvre fou! politique caduc,
Qui veut survivre encore au quatrième règne!

MARIANO.

En ses prétentions il faut qu'il se restreigne!

LUDOVIC.

Le cardinal Ascagne est toujours à Milan,
Quand j'en sors, et le veille ainsi qu'un capelan
Qui donne des soupçons. Vous ignorez, peut-être,
Qu'il recrute partout l'assassin et le traître,
Lazzaroni damnés, sauvés du pilori,
Qui suivent les pennons des vils condottieri *,
Canaille s'il en fut ; — et qui, pour entreprendre,
Ne sont hardis qu'autant qu'ils sauront vous surprendre.
Gens qui vous serviront aujourd'hui, — qui, demain
Vous tûront, si le sort vous jette en leur chemin. —
Virgile des Ursins ** avec Naples se ligue ;
Mais Charles-Huit arrive, opposant une digue
A ces confédérés. Que pense Médicis
De cela ? — Répondez ; êtes-vous indécis ?

PIERRE.

Sûrement. — Avec vous s'il faut que je complote,
Pour ne pas couler bas, que faire donc ?

LUDOVIC.

On flotte !
On est franc, comme on l'est dans de petits états,
Qui tous devraient s'entendre et ne s'entendent pas.

* La plupart des républiques d'Italie n'avaient pas de troupes nationales; elles louaient des condottieri, ou chefs de bande, qui ne reconnaissaient d'autre parti que celui de la solde.

** Virgile des Ursins, le plus puissant des barons de l'Église, venait d'augmenter son pouvoir en achetant, de Francesquetto Cibo, les places d'Anguillara, de Cervétri, etc.

PIERRE.

Vous avez appelé le roi dans l'Italie;
Parlez...

LUDOVIC.

Peut-être.

PIERRE.

Eh bien! payez-en la folie.
Vous venez m'engager à fêter ses guerriers,
Afin que, dans Florence, ils passent leurs quartiers
D'hiver.

LUDOVIC.

Mais...

PIERRE.

On m'a dit qu'ils se glissent dans l'ombre,
Ces messieurs les Français, que leur visage est sombre
A l'heure du combat, comme il est rayonnant
De joie, en un festin.

LUDOVIC.

Ce n'est pas étonnant...

PIERRE.

On m'a dit, que Satan les forma dans un moule
Où la ruse et l'amour, deux choses d'où découle
Leur force, où le courage avec cela mêlé,
Ont fait de chacun d'eux l'homme bariolé
Qui vit de volupté comme de son courage,
Et qui, loin devant lui, jette bien de l'ombrage...
Oh, vraiment! je commence à craindre ces seigneurs!
Ils seront, pour nous tous, autant de gouverneurs;
C'est ce qu'on gagne avec vos alliés de France.

LUDOVIC, prenant Pierre à part.

De pareils alliés n'ont guère d'espérance
A semer sur nos pas.—Ils sont à nos genoux!
La franchise du roi cadre mal avec nous.
Hors un empire immense, il n'est rien qui lui plaise;
Dans un empire il veut se remuer à l'aise;
Il l'aura, Dieu l'aidant. — A Naples * il ira
D'abord, porter l'ardeur des gens qu'il prépara
Pour une longue guerre; à Naples sa pensée
Lui montre sa valeur déjà récompensée;
Si je l'attire ici de rivages lointains,
C'est pour tomber bientôt sur les Napolitains;
Alfonse nous menace, Alfonse est le beau-père
De Galéas;—ma paix se trouve dans la guerre!
Votre repos aussi dépend de mon succès :
Il n'est pas malaisé de tromper les Français...
Donnons de l'or à Charle; — il doit faire une quête
Destinée au projet de sa grande conquête :
Flattons sa vanité.—Ce monarque fougueux,
Avec ses lansquenets, me rappelle le gueux
Qui va, de par le monde, en ses courses douteuses,
Montrer, pour de l'argent, ses bêtes curieuses.
Charle achète déjà la chute des Croyans **;
Allah va s'envoler, disent les clairvoyans :

* Charles d'Anjou, comte du Maine, titulaire du royaume de Naples usurpé, sur le bon roi Réné, par Alfonse V d'Aragon, avait institué, pour ses héritiers, Louis XI et le dauphin Charles. De là les prétentions de Charles VIII sur Naples, prétentions qui, avec celles de Louis XII et de François Ier sur le Milanais, furent une chaîne de désastres pour la France.

** André Paléologue, neveu du dernier empereur chrétien de Cons-

Charlemagne renaît dans Charles que l'Europe
Ne pourra bientôt voir qu'avec...

PIERRE.

Un microscope.

LUDOVIC.

Oui, vraiment.—Qu'il s'en aille à Naples.—Nous verrons
Si, plus tard, ranimant ses nobles escadrons,
Il ira, tout rempli des plans d'un vaste empire,
Prendre Constantinople: ah! c'est ce qu'il désire!
Permettons lui cela : du haut d'un minaret,
Il s'entend proclamer vainqueur de Bajazet * ;
Laissons-le se bercer dans sa douce chimère,
Pour le voir s'éveiller avec l'idée amère
De sa propre ruine et d'un mortel affront;
Les Français prennent vîte, et plus vîte ils rendront.
Laissons-les épuiser sur Naples leur courage;
Et puis, à leur retour, fermons-leur le passage.
Mais à leur arrivée il faut être prudent,
Et se bien conserver l'esprit condescendant,
Pour conserver Milan, pour conserver Florence,
Qui saisiront plus tard l'oriflamme de France
Et le Roi.

PIERRE.

J'aimerais mieux saisir le pays.

tantinople et héritier naturel du trône, échappé à la fureur des Turcs, traînait une vie misérable en Italie. Charles VIII l'accueillit à sa cour, et *l'appoincta et indemnisa* pour l'Orient qu'il allait conquérir.

* Bajazet II avait usurpé le trône ottoman sur son frère Zizim, qu'Alexandre VI empoisonna, avant de le livrer à Charles VIII.

LUDOVIC.

Vous pourriez être un jour le seigneur du Plessis,
Quand nous verrons ces preux, si fiers dans les batailles,
Sans rondaches, jetant cuissards et cottes-mailles,
Se noyer dans l'Arno qu'ils voudront traverser,
Médicis et le More iront tout renverser.—
Nos familles toujours furent d'intelligence :
En paix, même amitié; guerre! même vengeance!
Le cardinal mon frère, a gagné Brissonnet *;
Chapeau de cardinal va remplacer bonnet
D'évêque; en promettant on a tout, et la ruse,
A défaut de la force, est une bonne excuse.
On vous cède Tortone et Gênes; — mais soyez
Pour le Pape, Venise et Milan.—Or, voyez
A recevoir aussi ce guerrier insipide,
Qui suit nonchalamment la victoire rapide.
Lorsqu'il aura puni ces fiers Aragonais
Qui sont vos ennemis ** et ceux du Milanais,
Tout se groupe à vos pieds, tout vers vous se rallie,
Vous, grand médiateur des peuples d'Italie.

PIERRE.

Oui, flatteur! Mais comment assurer nos liens?

LUDOVIC.

N'avons-nous plus de bons maris italiens,

* Guillaume Brissonnet, évêque de Saint-Malo et surintendant des finances, avait un grand crédit sur l'esprit de Charles VIII.

** Julien et Laurent de Médicis avaient été assassinés par les Pazzi, à l'instigation du roi de Naples.

Qui sauront de ces preux entraver la conquête?

PIERRE.

Comment?

LUDOVIC.

En leur jetant leurs femmes à la tête.

PIERRE.

Je comprends.

MARIANO, à Pierre.

Contre vous Jérôme va prêcher :
Il prédira qu'un roi viendra vous arracher
Au pouvoir.—Monseigneur, voilà déjà ses sbires! *

(Des sbires entrent par la droite; ils sont suivis par Savonarole, Simonetta et Trivulce.)

Souffrirez-vous toujours ses mordantes satires?

PIERRE.

J'en ris; je le compare aux prêtres d'Israël,
Si l'on peut comparer le faux et le réel.

(Ils s'éloignent à droite en courant, et disparaissent dans l'église. Béatrix reste; elle se place au fond de la scène, à droite. Les autres personnages s'avancent.)

SCÈNE II.

BÉATRIX, TRIVULCE, SIMONETTA, ISABELLE, SAVONAROLE.

ISABELLE à Savonarole, qui paraît pressé de la quitter.

Pourtant, il est notre oncle; il nous trompe!

* Dans la crainte de ses ennemis, Savonarole avait pris l'habitude de se faire accompagner de sbires.

SAVONAROLE.

Ma fille,
Il ne faut pas chercher d'amis dans sa famille.

BÉATRIX, se cachant derrière un pilier, ayant reconnu Isabelle qui s'est dévoilée.

(A part.)

Je m'en doutais! C'est elle! avec Simonetta
Et Trivulce : écoutons.

ISABELLE, montrant Simonetta à Savonarole.

Ce vieillard arrêta
Les complots de mon oncle, et mon oncle l'emporte.

SAVONAROLE.

Et qu'en pense le duc?

ISABELLE.

Le duc? il le supporte,
Le duc! il a besoin aujourd'hui de secours;
C'est à vous qu'il s'adresse, à vous qu'il a recours;
Vous êtes si bon, vous!

SAVONAROLE.

Pas plus que je dois l'être;
Moi, juste pour le juste, et juste pour le traître.

ISABELLE.

Le duc ne voit que moi, je l'aime; mais l'amour

(Mouvement de Béatrix.)

N'exclut pas l'énergie : on est duc à la cour,
Amant dans le boudoir, et l'on vient à l'église
Encenser un amour que le cœur divinise.

Il fut trop confiant, Galéas, et souvent
Envers ce Ludovic qui, toujours observant
Le moindre événement, doit être dans Florence,
Pour se liguer, sans doute...

SAVONAROLE.

Avec le roi de France.

ISABELLE.

Bonne * fut enfermée : elle n'existe plus ;
Ordres de Ludovic sont prompts, sont absolus.

SAVONAROLE.

On y remédîra.

BÉATRIX, geste d'impatience.

Je ne puis pas entendre!

ISABELLE, baissant son voile.

S'il me voyait!

TRIVULCE.

Trivulce est là pour vous défendre.

SAVONAROLE.

Galéas peut venir, je le protégerai ;
Dans Florence il vivra.

SIMONETTA.

Dans Milan, je mourrai!

(Savonarole sort à gauche. L'église se remplit pendant la scène suivante.)

* Bonne de Savoie, mère de Galéas.

SCÈNE III.

BÉATRIX, SIMONETTA, ISABELLE, TRIVULCE.

TRIVULCE.

Le duc a, près de lui, le cardinal Ascagne *,
Camerlingue du pape; et la sainteté gagne,
Ou plutôt le poison des saints, car, aujourd'hui,
Si l'on va de la sorte, on aura peu d'ennui
Sur terre. Je m'en vais à Milan, et ramène
Le duc auprès de vous.

ISABELLE.

Dites-lui bien la haine
De Ludovic...

TRIVULCE.

C'est bien!

ISABELLE.

Dites-lui que je veux
Qu'il vienne, qu'à Florence il comblera ses vœux.
Peignez-lui le danger plus grand qu'il n'est peut-être;
Enfin, vous savez bien....

(Trivulce, prêt à sortir, est retenu par Isabelle.)

Que dirait son ancêtre,

* Ascagne Sforce et Julien de La Rovère, cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens, se disputaient la papauté, et avaient chacun un parti nombreux dans le Sacré-Collége; Ascagne craignant de succomber, fit comme on fait quelquefois en pareille occasion, vendit sa voix à l'Espagnol Rodrigue de Borgia (Alexandre VI), qui le combla de ses bonnes grâces.

Le grand Attendulo *, de le voir s'éloigner
D'un trône qu'il a pu si bravement gagner...
Oh ! n'importe, qu'il vienne, et je prendrai sa place.
Isabelle fera reculer la menace
D'un homme qu'elle vit naguère à ses genoux **,
Qui priait qu'on l'aimât, que nous méprisons... nous !
Oh ! je prendrai sa place !

SIMONETTA.

Et moi ! moi, que ferai-je ?

ISABELLE.

Vous ?

SIMONETTA.

Je m'attends à tout ; j'éviterai le piége !

ISABELLE.

Vous avez exilé Ludovic ?

SIMONETTA.

Cet affront
Ne saurait accuser les rides de mon front.

ISABELLE.

Prenez garde !

(Trivulce sort par la gauche ; Béatrix a baissé ses coiffes, et, se mêlant à la foule, s'est approchée d'Isabelle, au milieu de la scène.)

* Fameux condottiero qui s'illustra dans les guerres intestines d'Italie ; qui, de simple laboureur (cordonnier, selon quelques auteurs), parvint au duché de Milan.

** Ludovic avait demandé, au roi de Naples, la main d'Isabelle pour son neveu Galéas ; mais, à la vue de la princesse, il en devint éperdument amoureux. Alors il demanda pour lui-même, et essuya un refus, dont il se vengea cruellement.

SCÈNE IV.

BÉATRIX, LUDOVIC, SIMONETTA, ISABELLE.

BÉATRIX, montrant Isabelle à Ludovic.

C'est elle !

LUDOVIC, étonné.

Et qui ?

BÉATRIX.

C'est Isabelle
D'Aragon.

LUDOVIC.

Croyez-vous?

BÉATRIX.

J'en suis sûre.

LUDOVIC.

C'est elle!
Avec Simonetta, cet insolent vieillard
Que le sort m'opposa comme un épais rempart!
Qu'ont-ils dit?

BÉATRIX.

Je n'ai pu saisir une parole;
Ils étaient tout-à-l'heure avec Savonarole,
Et je crois qu'ils parlaient contre vous.

LUDOVIC.

Ils ont tort
De parler contre moi! qu'ils accusent le sort,

Leur incapacité de gouverner des hommes,
Je leur passe cela. Vous savez qui nous sommes,
Madame! vous savez que l'on veut, au duché,
Un homme à qui jamais l'on ait rien reproché;
Qu'importe que ce soit Galéas ou le More,
Et que le crépuscule arrive avant l'aurore!
Que la Givre aujourd'hui remplace le Lion,
Qu'on règne à Samarie ou qu'on règne à Sion;
Qu'importe! il faut un duc; et moi, j'ai pour formule,
Qu'un grand homme est toujours celui qui dissimule;
Qu'une cour quelquefois est un serpent qui mord,
Mais qu'un trône est souvent un bon lit où l'on dort.
On vous entourera d'honneurs et de richesse;
Dites, n'est-il pas beau de se trouver duchesse,
D'avoir mille seigneurs qui vous baisent les mains,
De posséder la vie et la mort des humains?
Deux grands duchés après Hercule de Ferrare
Votre père! voilà quelque chose de rare,
N'est-ce pas? Un pour vous, un pour moi!

BÉATRIX.

Mais le duc?

LUDOVIC.

On peut le reléguer au couvent de Saint-Luc;
On pourrait même, avant qu'il ne damnât son ame,
L'envoyer dans le ciel, si le ciel le réclame.

BÉATRIX, à part.

Lui! non!

(Regardant Isabelle.)

Elle, peut-être!

(Haut.)

Oh ! je ne permets pas,
Qu'on tache notre nom du sang de Galéas !

ISABELLE, à Simonetta, montrant Ludovic.

N'est-ce pas Ludovic?

SIMONETTA.

Lui-même.

BÉATRIX.

Elle regarde.

LUDOVIC, entraînant Béatrix.

Oui !

BÉATRIX, à part.

Pauvre Galéas, Dieu te maintienne en garde !

(Ludovic et Béatrix se mêlent à la foule, et reparaissent peu de temps après avec Pierre de Médicis.)

SCÈNE V.

PIETRO, CUSELLO, BÉATRIX, SIMONETTA.

(Tous quatre au fond du théâtre. Toute l'église est remplie par la foule.)

CUSELLO.

Pietro, Savonarole est bien lent à venir.

(On entend une musique douce et harmonieuse.)

PIETRO.

Tiens ! c'est sans doute lui.

CUSELLO.

L'on dit qu'il va tenir

Un discours curieux qui doit tous nous surprendre.

PIETRO.

S'il a quelque nouvelle encore à nous apprendre,
C'est contre Médicis.

CUSELLO.

Tant mieux ! Ah ! le voici !
Il monte en chaire ; il a le front bien obscurci,
Tel qu'il ne fut jamais quand il nous prophétise.

PIETRO, fixant Savonarole.

Il est là-haut penché comme la tour de Pise.

CUSELLO, promenant ses regards sur la foule.

Autant d'ames de moins pour Satan l'endurci.

(Savonarole monte en chaire. Mariano, Pierre de Médicis, Béatrix et Ludovic reviennent et se placent à droite, derrière un pilier. Béatrix est assise.)

SCÈNE VI.

MARIANO, PIERRE DE MÉDICIS, LUDOVIC, BÉATRIX, PIETRO, CUSELLO, SAVONAROLE EN CHAIRE, ISABELLE ET SIMONETTA, A GAUCHE.

(Une partie de la foule se trouve entre Béatrix et Isabelle, en sorte qu'elles ne peuvent pas se voir.)

MÉDICIS, à Ludovic.

Enfin, nous le voyons ! Tenez, restons ici ;

Là, nous pouvons l'entendre, et sans qu'il aperçoive
L'un de nous.

LUDOVIC.

Croyez-vous que ce peuple conçoive
L'orateur?

MÉDICIS.

Mieux que nous.

(Savonarole lève la main, comme pour indiquer qu'il va parler; la musique cesse.)

ISABELLE s'asseyant sur un banc, près de Simonetta.

Écoutons maintenant.

SIMONETTA.

Il parlera pour vous.

SAVONAROLE, avec onction.

Un oracle étonnant,
Mes frères, doit sur vous répandre les alarmes;
Un grand jour va venir! Florence, dans les larmes,
Aux jours de sa gaîté doit dire son adieu,
Et murmurer tout bas : Oui, j'ai péché, mon Dieu!
— Peuple! ne sème plus tes chansons d'allégresse,
Ne jette plus ton ame aux festins, à l'ivresse,
Quelque chose du ciel dans mon cœur a parlé,
Peuple! ton avenir te sera révélé;
Réveille-toi! frémis : Florence est criminelle!

(Attention générale.)

Des vices les plus bas, les sources sont en elle;
De joyeux courtisans sont venus la ternir :
La débauche est le dieu qu'ils aiment à bénir!

Cette ville était belle : ils l'ont prise et souillée ;
De leur manteau de fange elle vit habillée !
Cette ville était juste : ils lui donnent des jeux
Qui pousseront le peuple aux momens orageux !
Cette ville était sainte : elle est la courtisane
Qui, rieuse aujourd'hui, sous les fleurs se pavane !
Elle se dit heureuse ; et, tout en l'opprimant,
Ses princes se sont ri de l'erreur du moment !
Ils ont marché sur elle ; et, leur marche glissante,
Marque comme un fer chaud leur trace avilissante !
Ils ont fait, de ces jours remplis de déshonneur,
Leur vie, et c'est pour eux que disait le Seigneur :
Je les écraserai du poids de ma colère,
Car, ils n'ont encensé qu'une vile chimère,
Car, leur ame sans foi ne m'a point écouté !

(Impression de la foule.)

LUDOVIC, à Médicis.

De sa part, voilà bien de la témérité !

SAVONAROLE.

Mes frères, puisqu'ainsi Florence se condamne
Aux douleurs, et se jette au Destin qui la damne,
Un mois, un mois encore ! Et Florence verra
Un peuple qui, cruel, sur elle tombera !
Il viendra pour s'asseoir aussi parmi la foule ;
Il dira, lui, sans peur : Que Florence s'écroule !
Puis, lui-même, bercé de destins en destins,
Aimera le plaisir, cherchera des festins ;
Et puis, il formera la salle de l'orgie

De vos murs écroulés !

MÉDICIS.

L'insolent !

ISABELLE, à Simonetta.

L'énergie
Qu'il montre aux Florentins, devrait bien, sur Milan,
Effrayer Ludovic.

SAVONAROLE.

Peuple ! il n'est aucun plan
Pour éviter la guerre ! Ainsi que Babylone,
Florence a combattu le Dieu qu'elle abandonne ;
Elle, prostituée, elle, injuste, sans foi !
Et Dieu peut dire encore : Elle s'est ri de moi !
Donc, un peuple vaillant vient, accourt; il s'élève
Un soldat, un guerrier, dont chaque pas enlève
Le calme aux nations ! Il sèmera l'effroi
Dans tout sein qui s'émeut, car il se nomme roi !
Roi demandé par un de ceux que l'Italie
Nomme l'un de ses chefs ! C'est ce chef qui supplie
Ce peuple de venir à lui pour seconder
Ses projets inconnus : peut-être, il veut guider
L'ennemi sur le peuple, éteindre le murmure,
Et régner par la peur que jette toute armure !

(Murmures de la foule.)

LUDOVIC, à part.

C'est moi !

MÉDICIS, de même.

C'est lui !

ISABELLE, de même.

C'est lui!

SAVONAROLE.

Non! ne murmurez pas!
De ce chef, ce grand peuple éloignera ses pas;
Il le dédaignera, riant de sa chimère!
Mais, brisant de Florence un repos éphémère,
Il pèsera sur elle, et comme l'aquilon,
De la rue au festin, du grenier au salon,
Il poussera partout comme un souffle d'orage!
Il verra vos jardins, boira sous leur ombrage;
Puis après, vous irez réclamer ces abris;
Allez! vous trouverez du calme et des débris!
Eh! que direz-vous donc, Florentins, que dévore
Le plaisir, lorsqu'au son du roulement sonore,
Vos femmes sans secours, en vous disant adieu,
Vous crîront : Honte à vous! vous avez bravé Dieu!
Quand, par ce Dieu poussés, porteurs de vos entraves,
Des braves, d'entre vous briseront les plus braves!
Ce Dieu les guidera : le vent de sa clarté
S'épandra devant eux, vent de l'éternité,
De mort, qui grossira, sur ce lieu périssable,
Un amas de captifs comme un monceau de sable!
Voilà, peuple! voilà ce que veut le Seigneur
Pour Florence rebelle, encline au déshonneur!
Et ce peuple qui sème un souffle de souffrance,
Florentins, il viendra : c'est le peuple de France!

(Mouvement de la foule.)

LUDOVIC, à part.

Il sait tout!

MARIANO, à part à Médicis.

Il serait beaucoup mieux en prison!

SAVONAROLE.

Peuple, vous murmurez! Est-ce donc un vain son
Que la voix du Seigneur? Eh bien! donc, que l'on chante,
Qu'on amuse la ville, ivre, folle, touchante!
Mais si Dieu porte en lui l'ame du séraphin;
S'il diffère à punir, il punit à la fin!
Eh bien! donc, reprenez vos fêtes turbulentes,
Amollissez encor vos ames indolentes;
Délaissez, pour vos chants d'impure passion,
Les harpes qu'on touchait aux rives de Sion;
Le Seigneur se souvient, et son haleine efface
Tout ce qu'a l'univers d'impur à sa surface!
Oh! le Seigneur aussi sait des jours enivrans;
Il se plaît à pousser les aquilons errans;
Il se plaît à donner à l'air ses plaintes vagues,
Son souffle, à l'océan qui bruit dans ses vagues!
Et ce vaste pouvoir qui déborde à jamais,
Son bras saura, sur vous, le verser désormais!

(Rumeurs dans l'église.)

C'est lui qui, pour punir Babylone infidèle,
Dut laisser des débris pour qu'on se souvînt d'elle;
C'est lui qui, pour punir les crimes de nos jours,
Arrache un peuple immense à ses lointains séjours,

Et le fera passer sur Florence captive,
Comme il sut promener son fléau sur Ninive!
C'est aux princes perdus, pleins de vices, d'erreur,
Aux nobles Florentins qu'il jette sa fureur;
Et le Seigneur a dit : L'éclat de ma lumière
Brise tout, comme un vent disperse la poussière!
Mes frères, vous tremblez! mes frères, croyez-moi!
Car un souffle de Dieu m'a révélé sa loi!

(Vive impression.)

MÉDICIS, à part.

Ils le craignent pourtant!

SAVONAROLE, d'une lente et solennelle voix.

Il veut qu'un roi de France
S'élance parmi vous! Aucune délivrance
N'est possible en ces lieux : Dieu le veut, Florentins!
Priez-le! son bras seul décide des destins!
A genoux! priez-le! Dieu punit le murmure!

(Toute la foule se met à genoux, excepté Ludovic et Médicis.)

MARIANO, à part.

Les poltrons!

SAVONAROLE.

Priez-le! car sa parole est sûre!
Lui, seul roi de Florence, il est roi de ce lieu;
Comme roi de la terre et du ciel, — il est Dieu!

(Toute la foule reste à genoux. On entend une musique. Savonarole descend de la chaire, tandis que se disent les vers suivans.)

ISABELLE, se levant, à Simonetta.

Je crains pour Galéas! Veillons sur son entrée
Dans Florence.

(Elle sort, à gauche, avec Simonetta qui lui parle tout bas.)

LUDOVIC, à Médicis.

Voyez : la foule est attérée!
Pour moi, je m'en retourne à Milan; j'ai besoin,
Je vois, de surveiller Galéas avec soin!

(Il sort, à droite, avec Médicis, Béatrix et Mariano.)

II

LE DUC.

. . Lorsque pour quelqu'un mon adresse s'emploie,
Tout réussit.

DESTOUCHES.

Je cherche à éviter, non à haïr le genre humain; mon ame a besoin de l'obscurité des vallons, dont le sombre silence convient à une ame attristée.

. . . .

. . Et toi, femme, femme aimable, mon espoir, ma consolation, mon tout!... songer à toi, plonge presque mon ame dans la démence!.....

BYRON.

Lui estoupant les conduictz de la vie,
Et le respir sans lequel on desvie.

CLÉMENT MAROT.

PERSONNAGES.

GALÉAS.

LUDOVIC.

ASCAGNE.

SIMONETTA.

MARIANO.

CAPPONI.

CHARLES VIII.

MIOLENS.

ISABELLE.

BÉATRIX.

PEUPLE, CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇAIS.

ACTE DEUXIÈME.

Une rue de Florence. A gauche de l'acteur, une maison faisant angle, avec deux fenêtres, une de face, une de côté. A droite, une autre maison, sous laquelle est une voûte soutenue par des pilastres. Au fond, une rue transversale. Il fait nuit, et des lumières brillent aux croisées.

SCÈNE I.

MARIANO, enveloppé d'une cagoule, assis sur un banc de la voûte, puis SIMONETTA.

MARIANO.

Il ne viendra donc pas ! — la nuit tombe; — c'est l'heure
Où je le vois rôder près de cette demeure
Tous les soirs ! Mon poignard a soif de l'égorger ;
C'est un si grand bonheur de pouvoir se venger !
Attendons, attendons !

SIMONETTA, venant par le fond, et jetant des regards furtifs autour de lui.

Personne... entrons.

MARIANO écoutant.

On marche...
Un homme! c'est bien lui, je crois, c'est sa démarche...

(Mariano se lève et examine Simonetta qui entre dans la maison à gauche.)

Il entre... chez qui donc? c'est ce qu'il faut savoir.
Il n'est qu'un homme à qui ce vieillard, chaque soir,
Puisse vouloir parler ; et cet homme, sans doute,
Est celui que je cherche.

(Mariano, entendant du bruit, se cache sous la voûte.)

SCÈNE II.

MARIANO, LUDOVIC ET ASCAGNE, venant par la droite

LUDOVIC.

Enfin, sur notre route,
Ces Français sont toujours. C'est la seconde fois
Que nous les rencontrons ici depuis trois mois ;
Ils sont, en ce moment, aux portes de Florence,
Et nous verrons bientôt entrer le roi de France.

ASCAGNE.

Mieux vaut qu'il soit ici qu'ailleurs.

LUDOVIC.

Oui, qu'à Milan,
Près de moi qui, contr'eux, suis en secret le plan
De toute l'Italie ! elle veut leur reprendre
Ce qu'ils ont pris ; et moi, je suis censé leur rendre
Des honneurs. Oh ! pourvu qu'ils ne devinent rien !

Qu'importe ! ils ont vaincu dans Naples ; tout va bien !
Ils y furent fêtés ; puis, sans délicatesse,
Insultant, tour à tour, le peuple, la noblesse,
Ils virent se changer l'amour qu'on leur vouait,
En un ressentiment dont chacun se riait.
Le désir de venger des douleurs renaissantes,
La haine qu'on portait aux troupes si puissantes
De Charles, décidant un courage incertain,
Armèrent un beau jour chaque Napolitain.
Charles a fui, laissant une légère armée *,
Pour repousser encor la marche ranimée
Du jeune Ferdinand ; puis enfin, contre lui,
Viennent de se liguer, lui prenant tout appui,
Le Pape, l'Empereur, et Venise la Belle ** ;
Et moi, je ne pouvais faire alors le rebelle ;
J'ai dû suivre le vœu de ma patrie ; et moi,
Comme un autre, j'ai dû marcher contre le roi...
En secret ***.

ASCAGNE, avec flegme.

Tu fais bien : il devient inutile.

LUDOVIC, avec ironie.

Il nous a bien servi, quand, par lui, dans sa ville,
Fut vaincu Ferdinand, lui qui voulait pousser
Contre moi Galéas ; il n'y faut plus penser !
Ce duché, je le veux ! et pourtant une crainte,
Ainsi qu'un fer brûlant, grave en moi son empreinte ;

* Sous le commandement de Gilbert de Montpensier.

** Le marquis de Mantoue, général des coalisés battus à Fornoue.

*** Les armées de Ludovic bloquaient le duc d'Orléans dans Novarre

Galéas voit le peuple, et le soulèvement
Serait possible un jour ; le peuple!... à tout moment,
J'ai droit de le haïr ! Si la tour de Pavie
Recevait mon neveu le reste de sa vie !
Je le puis ; sa prison saurait bien me sauver.....

ASCAGNE, mystérieusement.

La prison te suffit? mais il nous faut trouver
Galéas !— Galéas peut voir le roi de France ; —
Malheur, peut-être, alors ! — Le duc est à Florence !

LUDOVIC.

Oui ! j'ai vu ce matin son Isabelle.

ASCAGNE.

Eh bien?

LUDOVIC.

Elle a su m'éviter.

ASCAGNE.

Et nous ne savons rien !
Depuis un mois, pourtant, tu le cherches.

LUDOVIC.

Sans doute ;
Mais le ciel ne veut pas le jeter sur ma route.

ASCAGNE, froidement.

Le ciel !... il est meilleur qu'on ne pense.

LUDOVIC.

Ah ! vraiment!

CRIS DU PEUPLE, dans le lointain.

A bas, Charles de France !

LUDOVIC.

Écoute.

ASCAGNE.

C'est charmant !

LUDOVIC.

Comprends-tu ?

ASCAGNE, comme cherchant à deviner.

Mais...

LUDOVIC.

On peut prouver au roi de France,
Que la sédition qui soulève Florence,
Vient de notre neveu Galéas.

ASCAGNE.

J'y pensais.

(Cris du peuple.)

Ces cris vont nous servir.

LUDOVIC.

Oui !

CRIS DU PEUPLE.

Malheur aux Français !

ASCAGNE.

Ne nous effrayons pas du nombre des victimes ;
Le grand art, ici-bas, est de cacher ses crimes !
Hâtons-nous ; car demain il faut nous éloigner
De Florence ; — demain, Ludovic doit régner !

C'est un coup décisif qu'il faut porter, mon frère!...
(Silence.)
N'attends plus! Oh! cela te paraît téméraire...

LUDOVIC.

Peut-être.

ASCAGNE.

Va, j'ai su t'aplanir le chemin;
Tu n'as qu'à te montrer.

LUDOVIC.

Je partirai demain.
Guerre à nos ennemis, car je serai féroce!
Guerre au peuple! le peuple est horrible, est atroce!
Il veut la liberté, lui qui tremble au danger!

ASCAGNE.

Tant qu'il a le repos, il se laisse charger.
A demain donc, mon frère, à demain la puissance!

LUDOVIC.

Galéas est vivant!... Je crains qu'en son absence,
On agisse pour lui.

ASCAGNE.

J'en ai peur.

LUDOVIC.

La prison
N'est pas sûre; — on y voit entrer la trahison
Bien souvent.

ASCAGNE.

Nous devons empêcher qu'elle en sorte!

LUDOVIC, serrant la main d'Ascagne.

J'aime à te voir comprendre, Ascagne, de la sorte.
Un monastère à Dieu, des honneurs à celui
Qui pourra me livrer Galéas aujourd'hui!
Mais qui m'enseignera sa maison?

MARIANO, sortant de dessous la voûte.

Moi, peut-être.

LUDOVIC, se retournant étonné.

Vous?

MARIANO.

Moi.

LUDOVIC.

Mariano, vous ici?

MARIANO.

Moi, mon maître.

ASCAGNE.

Et tu peux nous servir?

MARIANO, avec humilité.

Je le puis, monseigneur;
Du couvent de Saint-Marc faites-moi directeur.

ASCAGNE.

Tu l'es.

LUDOVIC.

Mille ducats pour toi! — Mais sa demeure,
Tu la sais, n'est-ce pas?

MARIANO, avec assurance, fixant la maison à gauche.

Revenez dans une heure.

ASCAGNE, bas à Ludovic.

Ce moine est un trésor!

LUDOVIC, de même.

Un grand! — Ne crains-tu rien
Sur sa discrétion?

ASCAGNE, de même.

Nous savons le moyen
De lui fermer la bouche.

CRIS DU PEUPLE.

A bas le roi de France!

(La fenêtre de face de la maison de Galéas s'ouvre, et laisse entrevoir Simonetta et Isabelle.)

LUDOVIC.

(A Mariano, avec intention.) (A Ascagne.)
Nous reviendrons, prieur. — Partons; le roi s'avance.

(Ludovic et Ascagne sortent par la gauche; Mariano rentre sous la voûte.)

SCÈNE III.

MARIANO, sous la voûte; SIMONETTA ET ISABELLE, à la fenêtre.

MARIANO, rentrant sous la voûte.

Suivons l'événement!

ISABELLE, s'appuyant sur la fenêtre de face et cherchant à regarder dans la rue.

Des cris,... des cris, toujours!

Galéas ne vient pas, je crains bien pour ses jours;
C'est que je l'aime tant!

SIMONETTA.

Quittez cette fenêtre,
Isabelle, quelqu'un pourrait vous reconnaître.

ISABELLE.

Que je voie un instant!

(Simonetta va se pencher à la fenêtre de côté qui fait face à la voûte; Mariano le remarque.)

MARIANO.

Oh! c'est bien lui!

ISABELLE, joignant les mains.

Seigneur,
Protégez Galéas, il est tout mon bonheur!

(Simonetta ferme les deux fenêtres, et emmène Isabelle. Une femme voilée, Béatrix, arrive par le fond; Mariano l'aperçoit, et, craignant d'être observé, s'éloigne par la droite.)

MARIANO, partant.

On m'observe.

SCÈNE IV.

BÉATRIX, GALÉAS, puis ISABELLE.

BÉATRIX, à part, avec agitation.

C'est lui dont j'ai suivi la trace,
Lui que je viens de perdre à l'angle de la place;

Il semblait m'éviter.

GALÉAS, entrant par la rue, à gauche.

Une femme, je crois,
Me suivait ; je suis donc reconnu ?

BÉATRIX, à part.

C'est sa voix...
Que je tremble !

GALÉAS, examinant s'il ne voit personne.

Entrons vite.

(Isabelle sort de la maison à gauche.)

BÉATRIX, à part.

Il m'échappe.

(Elle aperçoit Isabelle.)

Isabelle !

GALÉAS.

Me voilà ! Tu craignais ?

ISABELLE.

Beaucoup.—Quelle nouvelle?

GALÉAS.

Aucune encore.

ISABELLE.

Aucune ?

GALÉAS.

En affaires d'état,
On ne peut rien savoir qu'après un résultat.

Je sais que Médicis est banni ; qu'à Venise
Il s'est réfugié. Je sais qu'on divinise
Ici Savonarole ; enfin qu'on l'a nommé
Chef de la république ; et ce prophète aimé
Cherche à nous protéger sous sa large tutelle ;
Il veut qu'en son palais, près de mon Isabelle,
Je demeure avec lui.

ISABELLE, tristement.

Nous ne le pouvons pas.

GALÉAS.

Non, sans doute. Au palais, chacun suivrait nos pas,
M'apercevrait ; et ceux qui complotent ma perte,
Me verraient le front haut, figure découverte,
Sauraient où me frapper ; et j'aurais, chaque jour,
Mon sein sous un poignard ! Va, fuyons le séjour
Du palais. J'eus raison de choisir, loin du monde,
Cet asile, où, d'amour, ton ame au moins m'inonde !
Il est obscur, à peine aperçu du passant ;
Et j'en sors inconnu, pour m'en aller pensant
A mes fiers ennemis dont je cherche la route,
Et que je trouve ainsi, sans qu'aucun ne s'en doute.

ISABELLE.

Ils te cherchent aussi !

GALÉAS, d'un air sombre.

Ludovic a, sur moi,
Lâché ses espions ; mais n'ayons nul effroi ;

Demain, et sans tarder, nous quitterons Florence;
Car on nous y poursuit! Cette ville commence
A ne plus nous cacher.

ISABELLE.

Il faudra donc, demain,
Retourner à Milan. Mais, dans notre chemin,
Nous pouvons rencontrer un traître!

GALÉAS.

Mais, qu'importe!
S'il ne s'en trouve qu'un!

ISABELLE.

Il nous faut une escorte;
Nous la demanderons au roi de France.

GALÉAS.

Au roi!
Sais-tu qu'il ne s'est pas ressouvenu de moi,
Et qu'il m'a laissé seul, à mon péril suprême,
Avec mes ennemis! D'ailleurs, le roi lui-même
Aura plus tôt que moi besoin d'un sûr appui;
Le peuple se soulève et marche contre lui.

ISABELLE.

Je le sais. Mais, alors, où trouver une place
Qui te serve d'abri? mais où cacher ta trace,
Galéas?

GALÉAS, l'entraînant sur un banc qui se trouve au-dessous de la fenêtre de face.

Près de toi! car, toi seule es mon bien;

Si ce n'est ton amour, le monde n'a plus rien
Qui me charme! Et voilà pourquoi mon cœur repose
Sur le tien, sans vouloir ici-bas autre chose;
Et quand je te revois, je me sens peu touché
Qu'un traître me maudisse ou prenne mon duché;
Que me fait un honneur qui lentement dévore :
Le trône ne m'est rien, l'univers rien encore;
Et j'apprends, en prenant tes mains entre mes mains,
Que titres, gloire, honneurs, sont des songes humains,
Et qu'il n'est que le cœur, aimant, purgé de haine,
Qui soit durable, au moins, et vers le ciel entraîne!
Va, nous serons heureux.

ISABELLE.

Non; tu veux me cacher
Qu'une crainte t'accable, afin de m'arracher
Moi-même à toute crainte! Oui, des hommes infâmes
Sont lancés sur tes pas, et, du fiel de leurs ames,
Ecrasent ta belle ame! ils t'assassineront
Peut-être! O, mon ami! j'entrevois, sur ton front,
Le désespoir.—Et toi, généreux par constance,
Pour m'épargner des pleurs, tu caches ta souffrance.
Oh! laisse-moi pleurer, s'il faut pleurer; — souffrir,
S'il faut souffrir; — mourir, mon Dieu! s'il faut mourir!

GALÉAS.

Ah! pourquoi t'alarmer de ma tristesse errante?
C'est qu'en moi la gaîté, solitaire, mourante,
En me cherchant encor, ne me reconnaît plus.
Jeune, lorsque mes jours planaient irrésolus

Dans l'attente et l'espoir, jeune, j'ai pu répandre
Des pleurs, qu'en m'éclairant, l'avenir dut suspendre ;
Car ces pleurs, c'étaient ceux qu'on verse en souriant,
C'étaient ceux qu'une mère essuie en vous priant !
Mais, de ces pleurs aimés, qui coulaient sans alarme,
Il ne reste plus rien, si ce n'est une larme
Pour te bénir ! Voilà mon sort, voilà pourquoi
Le voile des chagrins se promène sur moi !
Mais je ne me plains pas ; si je n'ai point, dans l'ame,
Cette gaîté du monde, indolente, sans flamme,
J'ai, dans chaque penser, j'ai, dans cet air chagrin
Que l'on nomme tristesse, un bonheur plus serein
Que tout bonheur du monde, et qui, quand je le goûte,
De ton sein, à mon sein, s'épanche goutte à goutte !
Mais ce bonheur est sombre, il est vrai, sombre ainsi
Que le paraît le jour sous un ciel épaissi ;
Car, en tout lieu, sur moi gronde un terrible orage ;
Car, à peine un éclair, ranimant mon courage,
Me guide en mon chemin de son feu passager ;
Et, quand ceux que j'aimais me poussent au danger,
Au tourment, nulle main que la tienne n'avance
Pour laisser, dans la mienne, au moins une espérance ;
Et nul cœur n'a battu, me disant : Crois en moi !
Oh ! sais-tu ce que c'est que l'infernal émoi
Qui pèse sur nos sens dans ces jours d'agonie !
Dans ces jours de long deuil où l'ame est dégarnie
De songes ? — où, le front meurtri par les douleurs,
On est forcé de dire en secouant ses pleurs,
Et se méprisant même : O, mon Dieu ! voilà l'homme !

ISABELLE.

Ce sort, de quelque nom que la terre le nomme,
Je sais qu'il est le tien. Mais ne peut-il, un jour,
Se dissiper aussi sous un souffle d'amour?

GALÉAS, baisant Isabelle au front.

Isabelle!

BÉATRIX, à part, toujours sous la voûte, se tordant les bras de dépit.

Je souffre!

ISABELLE, se levant.

O ciel! je crois entendre
Une voix...

BÉATRIX.

Lui que j'aime!

GALÉAS.

On cherche à nous surprendre
Peut-être.—Je vais voir.—Rentre!

ISABELLE.

Mon Galéas,
Reviens bientôt...

GALÉAS.

Bientôt.

ISABELLE.

On observe tes pas.

(Elle rentre.)

BÉATRIX, à part.

Je tremble!

GALÉAS, examinant au fond du théâtre.

Non, personne.

SCÈNE V.

BÉATRIX, GALÉAS.

BÉATRIX, saisissant le bras de Galéas, au moment où il allait rentrer.

Arrêtez!

GALÉAS, surpris et effrayé.

Une femme!

Que me veut-elle?

BÉATRIX.

Moi! ce que je veux? ton ame!

Ce que je veux, dis-tu? te sauver!

GALÉAS, levant le voile de Béatrix et la reconnaissant.

Me sauver!

Vous-même, Béatrix!

BÉATRIX, d'une voix basse, sourde et tremblante.

Rien ne peut préserver

Tes jours.

GALÉAS, avec ironie.

Si ce n'est vous?

BÉATRIX.

Elle est enfin connue

Votre demeure, ô Duc!

GALÉAS, d'une voix sourde aussi, comme craignant que quelque passant ne l'entende.

Oh ! l'infâme est venue
Pour épier mes pas !

BÉATRIX, vivement.

Non ; je viens t'avertir :
De cette maison, Duc, il est temps de partir ;
Sans cela, de ta femme ici l'on te sépare...
Tu mourras !

GALÉAS, avec colère ironique.

Et ma mort est proche ?

BÉATRIX.

On te prépare
La prison !

GALÉAS, avec une terrible attention.

La prison !

BÉATRIX.

Ils voudront t'accabler.
Le palais est rempli de gens qui font trembler !

GALÉAS.

Je les connais !

BÉATRIX.

Eh bien ! Tu n'as qu'une espérance :
Suis-moi. — Je sais au loin, quelque part, dans Florence,
Une maison déserte, où nul ne te verra.

GALÉAS.

Et, sans doute, c'est là qu'on m'emprisonnera !

Et c'est vous qu'on choisit pour m'y mener, vous-même!

BÉATRIX, égarée.

Moi! moi!

GALÉAS.

Qui prouvera le contraire?

BÉATRIX, de plus en plus égarée, et d'une voix étouffée.

Je t'aime!

(Galéas reste profondément réfléchi, et semble ne rien entendre. Béatrix remarque avec anxiété ce silence.)

Viens.. oh! viens avec moi, mon seul, mon bon seigneur;
Te sauver et mourir pour un jour de bonheur!

(Elle prend la main de Galéas.)

Viens!

(Galéas, retirant sa main, détourne la tête avec dédain.)

Je suis méprisée. Oh! c'est juste! Une flamme
Me dessèche la vie et me consume l'ame!
Et l'on devrait mourir dès qu'on ose y songer;
Mais qu'importe cela, si je puis du danger
Te sauver!

GALÉAS, sortant brusquement de ses réflexions.

Non! va-t-en!

BÉATRIX, avec colère.

C'est bien moi qu'il méprise!

GALÉAS.

Je ne puis me fier qu'à moi seul.

BÉATRIX.

Une crise

Sanglante est préparée, et je t'offre un soutien !

GALÉAS.

Va-t-en ! je le refuse.

(Il s'avance vers la porte de sa demeure.)

BÉATRIX, reculée contre les piliers, avec menace.

Oh ! Duc, tu ne crains rien !...

Je suis femme, et je t'aime !

(Mariano paraît au fond du théâtre, à droite.)

GALÉAS.

Oh ! ma crainte est extrême;

Ma demeure est connue !

MARIANO, apercevant Isabelle à la fenêtre qui donne sur la place.

Isabelle !

BÉATRIX, avec insinuation, à Mariano, en s'éloignant.

Elle-même !

(Elle disparaît par la droite. Grand mouvement sur la scène; le magistrat Capponi, à la tête d'une troupe de gens du peuple, traverse rapidement le théâtre.)

SCÈNE VI.

MARIANO, CAPPONI, au milieu du peuple, GALÉAS, ISABELLE, SIMONETTA.

CAPPONI.

Peuple, réveille-toi ! peuple, réveille-toi !

LE PEUPLE.

A bas le roi de France! A bas! à bas le roi!

ISABELLE, à la fenêtre.

Galéas! Mon ami, rentre, je t'en supplie.

MARIANO, à part.

Galéas! Dieu le livre. Oh! ce serait folie
D'hésiter.

(Il laisse passer la pointe de son poignard, et s'avance vers Galéas, quand sort Simonetta.)

ISABELLE, à Simonetta, sur le seuil de la porte.

Demandez cinquante cavaliers
Au roi de France.

MARIANO, à part.

On vient : restons sous ces piliers.

(Il se cache sous la voûte.)

GALÉAS.

Nous partirons demain.

SIMONETTA.

Comptez sur une escorte.

GALÉAS.

Dieu guide un vieil ami.

SIMONETTA, avec ironie.

Je l'espère.

(Galéas et Isabelle rentrent; Simonetta ferme la porte à la clé, et fait quelques pas vers la gauche.)

SCÈNE VII.

MARIANO, SIMONETTA.

MARIANO, allant à la porte de la maison de Galéas.

(A part.)

La porte
Fermée ! Oui ! mais, il est en mon pouvoir, enfin !

(Se jetant au-devant de Simonetta.)

Vieillard !

SIMONETTA, reculant effrayé.

Mariano !

MARIANO.

Le moine franciscain !
L'ennemi de Jérôme et le vôtre, mon maître !
Ah ! vous voudriez bien ne pas me reconnaître !
Chancelier, vous avez engagé le combat ;
Mais que résulte-t-il de tout ce grand débat?
Que le parti vaincu, malgré tout son désordre,
Revient vers le vainqueur et tâche de le mordre !

SIMONETTA.

Je ne vous comprends pas.

MARIANO.

C'est que je crois avoir
Tout ce que je voulais, enfin, en mon pouvoir.

SIMONETTA.

Je ne vous comprends pas.

MARIANO.

C'est assez votre usage.
Que pouvez-vous entendre? on est sourd à votre âge.
Puisque nous sommes seuls, je pourrai crier haut!
Je viens vous demander une clé qu'il me faut,
Et que vous avez!

SIMONETTA.

Moi! vraiment?

MARIANO, montrant la porte de Galéas.

Une clé, celle
De cette porte.

SIMONETTA, à part.

O Dieu! veut-il perdre Isabelle,

(Haut.)

Galéas!... Je n'ai rien.

MARIANO.

Je la veux! ou, demain,
Tu ne me verras plus, vieillard, sur ton chemin.
Cette clé, je la veux!

SIMONETTA.

Mariano menace!

MARIANO.

Eh bien?

SIMONETTA.

Mariano devrait demander grâce,
Grâce pour ses amis le More, Ascagne!

MARIANO, à part.

Enfer!

(Laissant voir son poignard.)

Il sait tout... Il en sait encor moins que ce fer.
Seigneur, juste Seigneur, donne-moi le courage!

(Haut.)

Eh bien!

SIMONETTA, voulant s'en aller.

Je n'ai rien.

MARIANO, le frappant de son poignard.

Meurs! j'ai satisfait ma rage!

SIMONETTA, tombé sous le coup.

Ah!

MARIANO, fouille Simonetta, et après avoir trouvé la clé, s'écrie :

La voici!

(Soulevant le corps de Simonetta.)

Mort! mort! — Je dois, en l'entraînant,
Le cacher.

(Il porte le corps de Simonetta sous la voûte à droite, et durant ce temps, on entend les cris du peuple, un bruit de pas d'hommes et de chevaux; des chevaliers français paraissent au fond du théâtre, poursuivis par le peuple; un d'entre eux, détaché des autres, l'épée nue, la visière tombée, s'arrête tout à coup.)

MARIANO, s'avançant près de la demeure de Galéas.

Quelqu'un vient!

(Il entre dans la maison, en grommelant et en levant son poignard.)

A d'autres, maintenant!

SCÈNE VIII.

MIOLENS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, isolé.

Où fuir? où me cacher? Ils m'ont quitté, les lâches!
Oh! ce peuple est affreux! il me jette ses haches,
Lui qui baisa mes pieds!

(Il cherche à se dérober aux gens du peuple.)

CRIS DU PEUPLE.

A bas, Charles!

(Miolens accourt en arrivant par le fond.)

LE CHEVALIER, le distinguant.

A moi,
Cher Miolens, à moi donc!

SIMONETTA, se soulevant sur ses mains et poussant un cri de détresse.

Ah!

(A ce cri, une femme qui semble errer dans l'ombre sous la voûte, s'arrête, les yeux attachés sur Simonetta.)

MIOLENS, stupéfait et courant vers le chevalier.

Qui vois-je?

(Le chevalier lève sa visière; Miolens reconnaît Charles VIII.)

Le roi!

(Charles VIII se range du côté de la maison de Galéas. Le peuple encombre le fond du théâtre, en vociférant des cris menaçans, en brandissant des armes.)

III

LE CHANCELIER.

Parlez plus bas ; quelqu'un traverse la galerie,...— c'est Fiesque !

SCHILLER.

D'où est venu ce terrible étranger ?...

. . . .

Cesse de sourire à ce front soucieux, hélas ! je ne puis te rendre ton sourire !

BYRON.

Le mort se levait !.....

ROGER DE BEAUVOIR.

Et Moïse l'emporta.....

Le Rabbin ABBABANEL.

PERSONNAGES.

GALÉAS.

SIMONETTA.

MARIANO.

CHARLES VIII.

MIOLENS.

ISABELLE.

BÉATRIX.

DEUX GARDES.

ACTE TROISIÈME.

Une salle hexagone. Au fond, vers la droite, une porte donnant sur un corridor très sombre. Un peu plus bas, tout-à-fait à droite, une petite porte de cabinet, en face de laquelle est, à gauche, une porte latérale qui mène à la chambre d'Isabelle. Plus haut, encore à gauche, dans le coin de la salle, une porte secrète. Ameublement simple; cheminée où se trouvent une clepsydre, et deux plâtres représentant Cosme Ier et Hercule tuant Cacus. Sopha; fauteuils de cuir à roulettes; panoplie appendue à la muraille; une lampe allumée.

SCÈNE I.

GALÉAS, ISABELLE, puis MARIANO.

GALÉAS, venant s'asseoir sur le sopha, près d'Isabelle endormie.

Repose, mon amie; oh! repose, Isabelle!

(La contemplant avec extase.)

— Le frisson la saisit... O! mon Dieu, qu'elle est belle!
Un front pur et céleste, une taille à lier
Dans le double contour d'un gant de chevalier!

Mais que son âme est belle aussi, c'est un mystère !
Pourquoi faut-il mourir? Avec elle, la terre
Vaudraitmieux que le ciel!—Pourquoi, pourquoi les jours
Sont-ils si longs pour l'un, et, pour l'autre, si courts?
Oh! c'est plus qu'une femme, une femme encensée,
Celle dont la pensée entraîne ma pensée,
Qui fait qu'avec courage, au bord de tout chemin,
Comme on attend l'espoir, j'attends tout lendemain!

ISABELLE, rêvant.

Galéas!

GALÉAS, lui prenant la main.

Elle pense à moi...—Mais elle tremble!

ISABELLE, agitée.

Galéas! Galéas!

GALÉAS.

Oh! nous sommes ensemble...
Ne crains rien!

ISABELLE réveillée, se levant.

Ah! c'est toi!

GALÉAS, se levant.

Qu'as-tu?

ISABELLE.

Rien; te voilà!

GALÉAS, se rasseyant sur le sopha avec Isabelle.

Isabelle, dis-moi ce que te dévoila
Ce songe qui semblait t'agiter.

ISABELLE.

Je l'oublie
En te voyant.— Sais-tu que ce serait folie
D'y croire, —et d'essayer de jeter, au grand jour,
Tout ce qui peut briser l'espérance et l'amour?

(Mariano * paraît et se laisse entrevoir dans l'enfoncement de la porte de droite, sa cape fermée.)

GALÉAS.

Mais notre amour, à nous, n'est pas de ceux qu'on brise;
Ce n'est pas cet amour ordonné par l'Eglise;
Ce n'est pas cet amour, échelle de salon,
Dont on ne passe point le premier échelon;
C'est un rayon du ciel oublié sur la terre,
Le feu qu'on a puisé dans le sein de sa mère;
C'est ce qui fait chercher dans le cœur d'un amant;
C'est ce qui lit la joie et devine un tourment;
C'est ce qui s'aime au ciel, n'aimant plus sous les tombes
Où viennent quelquefois se percher deux colombes;
C'est, vois-tu, ce bonheur qu'on savoure à plein bord,
Qui retrouve toujours comme on était d'abord,
Qui sait fondre deux cœurs, — ascétique mélange!
Frémissement céleste où l'on découvre un ange!

ISABELLE, serrant la main de Galéas avec amour.

Mon ami! mon ami!

GALÉAS.

L'on rirait, sais-tu bien,
De nous voir seul à seul, ne nous déguisant rien,

* Mariano, Galéas, Isabelle.

De nous trouver ainsi, lorsque l'ame s'épanche,
Lorsque tu prends ma main dans ta main douce et blanche !
Ils riraient ceux qui vont sans savoir où leurs pas
Les mènent. — Ils riraient !

ISABELLE.

Ils ne comprennent pas !
Mais nous serons bien nous ! Et l'ame qu'on refoule,
Ne s'en ira jamais au courant de la foule.

GALÉAS.

Oh ! jamais ! Notre monde, à nous, n'est que nous deux.
Pour aimer les humains, il faut s'éloigner d'eux !
Nous ne connaissons pas l'intérêt, l'ironie,
Et nos jours ne sont point une lente agonie ;
Nous avons refusé ce qu'on nomme bonheur,
Ce qu'on nomme vertus et ce qu'on nomme honneur !
Pour vivre, il nous fallait ces rares existences
Qu'on ne trouve jamais qu'à de longues distances ;
Vie orageuse et calme, où le cœur isolé
A besoin de malheur pour être consolé !

MARIANO, à part, fixant Galéas et Isabelle.

Qu'il soit seul un instant ! oh ! qu'un instant sans elle !

(Mariano s'enfonce dans le corridor. Léger murmure du peuple, dans la rue.)

ISABELLE.

Le peuple crie encor !

GALÉAS.

Ce n'est rien, Isabelle.

ISABELLE.

Je le croyais calmé.

GALÉAS.

Par crainte.—Viens t'asseoir
Sur ton lit de repos.

ISABELLE.

Oui.

GALÉAS, l'embrassant.

Ton baiser du soir !

(Galéas conduit Isabelle dans la chambre à gauche.)

MARIANO, reparaissant à la porte de droite, et tirant un poignard.

Reviendra-t-il?—Le pape a béni cette lame !
Le ciel est juste ! A moi, son corps ; à Dieu, son ame !

(Galéas revient. Mariano, avec désir féroce.)

Oh ! le voilà !

(Les cris du peuple se rapprochent.)

GALÉAS.

Pendant qu'elle va reposer,
Examinons le peuple et ce qu'il peut oser !.....

MARIANO.

Il est mort !

(Nouveaux cris. Galéas se dispose à sortir ; il s'avance vers la porte où s'est embusqué Mariano, qui lève son poignard. Charles VIII vient tout à coup sur le seuil de la porte. Galéas surpris, recule de deux pas et prend l'épée attachée à la panoplie. Mariano, presque caché dans l'ombre, se retire encore dans l'enfoncement.)

SCÈNE II.

MARIANO, CHARLES, GALÉAS.

GALÉAS.

Arrêtez!... Qui vois-je?

CHARLES, s'arrêtant sur le seuil.

Un gentilhomme
De la suite du roi Charles-Huit.

GALÉAS.

On vous nomme?

CHARLES.

Eh! qu'importe! Sachez seulement que je suis
Gentilhomme de marque, ayant besoin d'appuis.
Un jeune homme est toujours généreux; — sois mon hôte:
Je t'en aurai merci, car ma parole est haute.

GALÉAS, baissant son épée.

Le peuple vous poursuit?

CHARLES.

Je suis infortuné,
Seigneur! Oui! contre moi, ce peuple est acharné!
— Faut-il qu'autour de nous, il menace et qu'il crie,
Quand nous n'avons plus rien, ni parens, ni patrie?
Oh! pitié! Nous avons, chevaliers désolés,
Erré sur tout pays, et, partout accablés;

L'œil terne, et, par le mal, courbés dans un jeune âge,
Nous n'avons fait qu'un sombre et long pélerinage !
Hélas ! tel est le sort du guerrier inconnu,
Que, quel que soit le sol où son pas est venu,
Nulle bouche ne rit pour que gaîment il passe,
Nulle main ne prendra le fardeau qui le lasse ;
Tous, au lieu de vouloir l'abriter sur leur seuil,
Lui disent : Sois maudit ! nous t'offrons un cercueil !
Et le guerrier s'en va, triste, sans espérance,
Éloigné du bonheur, — comme moi de la France !

GALÉAS.

Eh bien ! vous resterez, chevalier, bien que, moi,
Je doive détester votre chef.

CHARLES, ému.

Quoi ! le roi ?

GALÉAS, froidement.

Oui, lui-même.

CHARLES.

Il est bon pour qui lui rend service.

GALÉAS.

Ce n'est qu'en France alors qu'il use de justice !
A Florence, du moins, on le dit.

CHARLES, avec dignité.

Chevalier !
Vous verrez que le roi ne sait rien oublier !

GALÉAS.

Seriez-vous son féal ?

CHARLES.

Son meilleur.

GALÉAS, après un instant de silence.

Ah ! ton Charles
Est un fou ! dis-le lui, toi, puisque tu lui parles ;
Lui seul a su jeter la discorde chez nous ;
Il humilie un pape et baise ses genoux ;
Prend le pays qu'on fuit pour la terre conquise ;
Fait vivre ses soldats de l'or d'une marquise * ;
De ses bouches de bronze il a vomi l'enfer,
Et recule déjà sous nos canons de fer.
Oh ! ce n'est plus l'écharpe (il doit le reconnaître),
Que les dames laissaient tomber d'une fenêtre !
Tout souffre, tout gémit.—Oh ! ton roi ne rit pas ;
C'est la mort, à présent, qu'il trouve sur ses pas !
La mort ! — lui qui jetait si loin son espérance,
Pourra-t-il regagner son royaume de France ?
Le pourra-t-il ? — Oh ! va, ce guerrier déloyal
Laissera plus d'un homme aux pieds de son cheval.

CHARLES.

(A part.) (Haut.)
Cachons mon nom.—Plaignez, n'accusez pas mon maître ;
Il aima trop la gloire.

GALÉAS.

Et les dames, peut-être !

* La marquise de Montferrat.

C'est ce qui l'a perdu. Qu'il cherche un allié :
Plus d'un noble expirant lui retiendra le pié !
Et celui qui l'attend sur le champ de bataille,
A déjà mesuré le cercueil à sa taille !

(Frissonnement de Charles.)

Vous tremblez, chevalier ! —Vous aimez votre roi,
C'est juste.— Quant à vous, n'ayez aucun effroi !
Si je rendais le mal, je devrais vous maudire,
Français !

CHARLES.

Qui seriez-vous ?

GALÉAS.

Je n'ai rien à vous dire.

(Violens murmures du peuple. Galéas entendant du bruit jusque dans sa maison même, saisit sa dague et va pour regarder du côté de la porte à droite.)

Mais quel bruit ? écoutons !.... Ici... dans ma maison,
Là... dans ce corridor ! — Malheur et trahison !

CHARLES.

Où fuir ? où fuir ? — Ici !

(Effrayé d'entendre quelqu'un venir, Charles ouvre la porte de la chambre d'Isabelle, où il se réfugie ; au même instant, une femme, arrivant tout à coup par la porte de droite, se trouve face à face avec Galéas ; c'est Béatrix.)

SCÈNE III.

BÉATRIX, GALÉAS.

GALÉAS.

C'est encor vous, madame ?

BÉATRIX.

Béni ! béni soit Dieu ! — Je croyais que ton ame
N'était plus sur la terre. — Oh ! Dieu t'a conservé ;
Mais, crois-moi, Galéas, il ne t'a pas sauvé !

GALÉAS.

Oh ! parlez.

BÉATRIX.

Tout-à-l'heure, errant sous une voûte,
J'entendis une voix, de ces voix qu'on écoute
En frémissant ! Quelqu'un criait : Pitié pour moi !
Un cadavre gisait ; j'ai cru que c'était toi !
J'ai voulu le savoir.

GALÉAS.

Oui ?

BÉATRIX.

Galéas respire !
Ici près, cependant, quelqu'un... quelqu'un expire !
Oh ! tu vois que l'on court du danger près de toi !
Qu'on risque à te sauver. Mais réponds, réponds-moi !
Pardon ! — Moi, je t'approche avec toute la crainte
D'une vierge touchant la mante d'une sainte,

Mais froid, comme la sainte, on ne m'entendra pas;
Et j'ai beau t'adorer, j'ai beau suivre tes pas,
J'ai beau me consumer, j'ai beau crier : Pardonne !
Tu seras sourd pour moi, sourd comme la Madone ;
Pour moi qui te dirais à ton sommeil : Bonheur!
Bonheur à ton réveil; tout pour toi, mon honneur!
Tout, vois-tu !

GALÉAS.

Béatrix!

BÉATRIX.

Je te dirais : Mon ame, —
Elle est à toi! — prends-la : je ne vaux pas ta femme;
Ta femme, c'est pour toi le beau rayon d'azur
Qui tombe dessiné sur un front jeune et pur ;
Ta femme, c'est ta vie ; elle doit être heureuse ;
Je ne demande, moi, qu'une haleine amoureuse;
Souffle récréateur qui rafraîchit mes sens,
Auréole des cieux où monte un doux encens ;
Je ne demande, moi, pour calmer mes alarmes,
Qu'une larme noyée au bassin de mes larmes...
Oh! tu ne sais pas, toi, comme on souffre souvent,
Quand le cœur s'est flatté d'un espoir décevant!

GALÉAS.

Madame!

BÉATRIX.

L'on dit tout à des ames de pierre,
A ceux qui n'ont jamais roulé dans leur paupière

Une larme d'amour, ceux qui se font honneur
De leur calme glacé qu'ils appellent bonheur ;
Mais à toi,—mais à toi, pour te faire comprendre,
Il suffit d'un souris que l'on saurait te prendre !
Il suffit d'un regard de toi pour réjouir,
Reflet pur où mon ame aime à s'épanouir ;
Pour toi, je puis souffrir, encourir l'anathème ;
Si cela, c'est aimer ! oh ! je t'aime ! je t'aime !

(Elle se jette aux genoux de Galéas.)

Mais pitié ! Je ne vois que toi dans l'univers,
Je veux sauver tes pas des abîmes ouverts ;
Je t'aime comme Dieu ! Je te voudrais l'empire,
Et ce ciel imposant où notre ame s'inspire
Et plane, où tout ne fût que volupté, séjour
Basé sur ce qu'on sent, pour goûter plus d'un jour,
Ces extases qu'on a parfois en petit nombre,
Rares et beaux éclairs sous un nuage sombre.

GALÉAS, avec froideur.

Levez-vous.

BÉATRIX, avec douleur.

O, malheur !

GALÉAS, la relevant.

Pauvre femme ! pourtant
Je ne puis vous aimer, moi, lorsque j'aime tant
Isabelle ! — Isabelle est mon bien, ma richesse ;
Je n'ai qu'une pensée, elle est à la duchesse.
Oh ! pardon ; je vous fais bien mal.....

BÉATRIX.

Oui, Galéas.

GALÉAS.

Ah! Madame, tâchez de m'oublier!

BÉATRIX.

Hélas!
Seule, seule toujours,... toujours avec moi-même!
Mais, c'est affreux, enfin, d'aimer sans qu'on nous aime!
Bien affreux!

GALÉAS.

Oui, je sais que vous devez souffrir.

BÉATRIX.

Voilà de ces momens où l'on voudrait mourir,
Quand nous n'avons plus rien qui s'attache à notre ame:
Amour, ambition, quand tout n'est qu'une flamme
Qui va mourir, au loin, sur un pâle horizon,
Avec notre avenir et notre vieux blason;
Quand le monde, à l'envi, se jette en notre route,
Pour nous semer, au cœur, le doute,—l'affreux doute!
Lui, ce monde, qui n'est souvent qu'un repentir;
Ah! pourquoi n'ai-je pas la force d'en sortir?
Car il n'est qu'égoïsme, il n'est qu'ingratitude,
Tourbillon qui se presse, et pourtant solitude!
Riez de sa sottise, il va rire de vous;
Foulez ses préjugés, vous tombez sous ses coups;
Oh! je le hais! — J'ai dit bien souvent à mon ame :
Allez, allez frapper au foyer qui m'enflamme;
Meurtrie et repoussée, elle revient vers moi
Toujours,— et me répond : L'on ne veut pas de toi!...
Et j'ai vu, jour à jour, s'effacer mon beau songe;
L'hymen a tout détruit! — l'hymen est un mensonge;

C'est un brillant contrat que les hommes ont fait,
Quelquefois un grand mal!

GALÉAS.

Quelquefois un bienfait.

BÉATRIX.

Rarement.—C'est affreux d'être toujours ensemble,
De ne pouvoir jamais se séparer; —l'un tremble,
Bien souvent, devant l'autre, et l'on est condamné
A chercher un amour qui n'est jamais donné,
A voir finir la vie alors qu'elle commence,
Criant : Honneur! pitié! criant : Amour! démence!

GALÉAS.

Nous ne sommes pas seuls, prenez garde!

BÉATRIX.

Sais-tu
Que le voile du monde est souvent sa vertu!...
Dis-moi, dis-moi, ce mot rêvé dans tous mes rêves,
Qui, de mes longs ennuis, fait des heures si brèves,
Qui, lorsque le sommeil me plonge dans l'émoi,
Captive ma pensée et la jette vers toi;
Toi que je déifie, ange, ma seule envie!
Sur qui j'épancherais le baume de ma vie,
Que je caresserais de toute ma fraîcheur,
Comme la brise, au soir, caresse le pêcheur!...
Vivons pour le bonheur! Un jour on peut descendre
Dans nos tombeaux : on peut remuer notre cendre,
Épuiser ses efforts; —efforts infructueux,
Jamais on ne dira lequel fut vertueux!

GALÉAS, à part.

Que je plains cette femme!

(Entre, par la droite, un chevalier, Miolens. Frissonnement de Béatrix, qui baisse son voile; étonnement de Galéas.)

SCÈNE IV.

BÉATRIX, GALÉAS, MIOLENS.

BÉATRIX, bas à Galéas.

Encore un mot.

GALÉAS.

De grâce,

Partez! Votre mari peut suivre votre trace.

BÉATRIX.

Tu le connais?

GALÉAS.

Peut-être.

BÉATRIX.

Oh! tu le connais bien;

Il brise tour à tour mon bonheur et le tien!

Il veut t'assassiner, dorant de ses maximes,

Ces hauts crimes d'état qui ne sont pas des crimes!

GALÉAS.

Partez.

(Il va à Miolens, et lui dit sèchement:)

Que voulez-vous?

BÉATRIX, s'écartant à droite et étouffant un soupir.

Ah!

MIOLENS, air tranchant.

Seigneur cavalier,
N'avez-vous pas chez vous un jeune chevalier?

GALÉAS.

Non.

MIOLENS.

Je viens de le voir entrer.

GALÉAS.

Je n'ai personne
Chez moi.

MIOLENS.

Ce chevalier est ici!

BÉATRIX, à part.

Je frissonne!

MIOLENS.

Ce chevalier, vous dis-je, est mon frère, je veux
Le voir.....

GALÉAS.

Il est parti.

BÉATRIX, bas à Galéas.

Duc, souscris à mes vœux!

GALÉAS, de même.

Non, jamais!

BÉATRIX, de même, avec désespoir.

Adieu donc!

(Elle sort à droite.)

MIOLENS, après avoir réfléchi.

Vous me cachez mon frère;
Recevez l'amitié d'un brave homme de guerre,
Si c'est pour son salut que vous faites ainsi.

GALÉAS.

Ne m'interrogez pas!

(Le roi paraît à la porte d'Isabelle, présentant le côté à Galéas et à Miolens qui ne l'aperçoivent pas et restent quelques instans pensifs, sans se parler.)

SCENE V.

GALÉAS, MIOLENS, CHARLES.

CHARLES, à part.

Une femme est ici!
Sur son front endormi que je vois d'éloquence!
Le rêve tout entier s'y grave par nuance.

(Il regarde vers la chambre dont la porte est entrebaillée.)

On cesse d'admirer pour admirer encor.

(Apercevant Miolens et Galéas.)

Mon chambellan Miolens!

MIOLENS, se retournant et reconnaissant Charles.

Je vous cherche.

CHARLES, montrant la chambre d'Isabelle.

Un trésor
Est ici!

MIOLENS, devinant.

Quelque dame?

CHARLES, bas.

Oui!

MIOLENS, de même.

Prudence.

GALÉAS, qui a examiné Charles et Miolens avec méfiance.

Il me semble
Que le calme renaît : partons.

CHARLES.

Comment?

GALÉAS.

Ensemble.
Florence n'est pas ville où l'on marche au hasard;
Nuit sombre y fut toujours claire pour un poignard...

(Charles et Miolens se regardent avec intelligence.)

CHARLES.

Nous partons.

GALÉAS, entrant dans le cabinet à droite.

Attendez un moment.

SCÈNE VI.

CHARLES, MIOLENS.

(Charles attire Miolens au milieu du théâtre, en face la chambre d'Isabelle.)

MIOLENS.

Qu'est-ce, Sire?

CHARLES.

Une femme est ici, Miolens, je la désire!

MIOLENS.

Nous sommes, songez-y, chez un Italien!

CHARLES.

Eh! qu'importe?

MIOLENS.

Beaucoup.

CHARLES.

Oh! vois, comme elle est bien!
Isabella Nerli, Melphe et mes autres dames,
Près d'elle sont des corps où l'on ne voit pas d'ames!
Elle est belle! — Oh! bien belle! Il me la faut! — Ce soir,
Prends-moi deux écheleurs.

MIOLENS, hésitant.

Sire...

CHARLES.

Je veux l'avoir.

MIOLENS.

Son mari...

CHARLES, ton dégagé.

Le bourgeois, en ce genre d'affaire,
Est flatté de l'honneur qu'un roi veut bien lui faire.

MIOLENS.

Et la dame?...

CHARLES.

Aujourd'hui tout semble désoler;
Et les femmes m'ont dit que je sais consoler!

MIOLENS.

Peut-être sa vertu...

CHARLES.

Vain mot, robe du vice,
Beau vêtement qui s'use à force de service.

MIOLENS.

Mais, Sire, est-ce le prix de l'hospitalité
Que son mari vous donne?

CHARLES.

Il doit être enchanté...
Un vilain!

MIOLENS.

Croyez-moi...

CHARLES.

Bah! s'il fallait tout croire,
Tu conçois qu'il faudrait beaucoup trop de mémoire.
Innocent! à quoi bon nous priver de bonheur?

Toute femme a des fils pour coudre son honneur !
Va. — Prends un palefroi, celui de ma compagne,
Quand on me l'amena du fond de sa Bretagne.

(Charles, entendant Galéas revenir, congédie Miolens.)

MIOLENS, sortant à droite.

Qu'il porte les beautés qui gagnent votre main,
Et le coursier royal fera bien du chemin.

SCÈNE VII.

GALÉAS, CHARLES, puis MARIANO.

GALÉAS, portant deux manteaux.

Tenez, voilà pour vous.

CHARLES.

Seigneur, je vous rends grâce.

GALÉAS, cherchant Miolens.

Mais votre frère?

CHARLES.

Il part, se fie à sa cuirasse.

(Charles et Galéas prennent chacun un manteau qu'ils jettent sur leurs épaules.)

MARIANO, * se montrant toujours à droite.

Jamais seul !

* Mariano, Galéas, Charles.

GALÉAS, retenant Charles qui va pour sortir par la droite.

Par ici, chevalier, par ici :
Cette porte vaut mieux.

CHARLES.

Laquelle ?

GALÉAS, allant à la porte secrète et l'ouvrant.

Celle-ci !
Elle va nous ouvrir une rue isolée,
Où notre marche, au moins, ne sera pas troublée.
Il n'est point de haubert à l'épreuve du coup,
Et, quand on fait le mal, on doit craindre beaucoup.

CHARLES.

Je vous suis.

(Charles et Galéas disparaissent; la porte se referme.)

MARIANO, passant la tête dans la salle.

Oui, toujours il m'échappe l'infâme !
Mais je puis, cependant, me venger sur sa femme !

(Mariano entre sur la scène et s'avance vers la chambre d'Isabelle qui en ouvre tout à coup la porte, et apparaît pâle et défaite, les cheveux en désordre.)

Je le puis ! — Non ! quelqu'un s'en charge. — Tôt ou tard,
O duc, je crèverai ton pourpoint d'un poignard ....
Je te suis !

(Mariano sort à droite.)

SCÈNE VIII.

ISABELLE, puis MIOLENS ET DEUX GARDES.

ISABELLE, égarée.

Oh! pitié, pitié! l'on me l'enlève!
Est-ce la vérité qui me vient dans le rêve?
Cela n'est pas,... non! non! — Pourtant je viens d'avoir
Un songe épouvantable! — Il m'a semblé lui voir

(Écoutant.)

Un poignard dans le sein! — Il m'appelle, il me crie :
Isabelle! — Oh! félons affreux! — oh! barbarie
Abominable! — Et moi, je dors! — et l'assassin,
Avec son gant de fer, a fait crier ma main!...
Attends, je te rejoins.....

(Isabelle s'élance vers la porte de droite quand arrive Miolens avec deux gardes, elle recule effrayée.)

MIOLENS *.

Madame, il faut nous suivre!

ISABELLE, se jetant au devant des gardes.

Frappez, hommes de sang!

MIOLENS.

Non, non, vous devez vivre.

ISABELLE, avec une joie exaltée.

Vous l'avez donc sauvé, Messeigneurs?

* Gardes, Miolens, Isabelle.

MIOLENS.

Oui!

(Miolens prend Isabelle, comme pour l'entraîner : lorsqu'ils se trouvent en face de la porte de droite, un homme, se traînant pâle et sanglant, se présente comme un spectre; c'est Simonetta. Miolens et Isabelle s'arrêtent. Pendant ce temps, Simonetta cherche à parvenir jusqu'à Isabelle, mais ses genoux fléchissent, il tombe, les bras tendus vers elle.)

SCÈNE IX.

SIMONETTA, MIOLENS, ISABELLE, GARDES.

SIMONETTA, d'une voix éteinte et relevant la tête vers Isabelle.

Fuyez!

Fuyez! — je meurs!

(Il retombe sans mouvement; Isabelle se jette sur son cadavre.)

MIOLENS, prenant la main d'Isabelle qui la retire.

Assez! assez!

ISABELLE, le fixant avec des yeux hagards.

Vous m'effrayez!

(Elle attire vers elle le visage de Simonetta.)

Parlez, parlez encore...

(Elle détourne la tête vers Miolens et les gardes, et leur lance un regard pénétrant.)

Oh! c'est vraiment infâme

De l'égorger ainsi !

(Miolens la relève ; elle glisse entre ses bras et tombe à genoux.)

Je ne suis qu'une femme,
Je ne puis me défendre ! — Oh, grâce ! il nous resta
Si fidèle !

(Navrée et comme accablée, elle contemple Simonetta, tombe et s'évanouit sur son corps ; Miolens fait un signe aux gardes, qui la prennent entre leurs bras.)

MIOLENS.

Fuyons ! fuyons !

ISABELLE, d'une voix faible et convulsée.

Simonetta !

(Les deux gardes emportent Isabelle ; Miolens les suit.)

IV

LE ROI.

Toujours le plus trahi s'en aperçoit le moins.

SOUMET.

Une confiance hardie ne déplaît pas aux belles.

BYRON.

Il maggior nemico, ch'abbia l'huomo, è l'huomo quando la gelosia, e l'interesse spezza i legami, che dovrebbero unirgli insieme.

ALBERTI.

O! ma terre natale, adieu! — adieu! Et si c'est pour toujours, pour toujours encore, adieu!

BYRON.

PERSONNAGES.

GALÉAS.
LUDOVIC.
ASCAGNE.
TRIVULCE.
CHARLES VIII.
COMMINES.

ISABELLE.
BÉATRIX.

SUITE DU ROI; SUITE DU DUC; NOBLES, CAVALIERS, DAMES, SBIRES.

ACTE QUATRIÈME.

Deux grandes salles du palais ducal, à Milan; une fenêtre à gauche de l'acteur. Tous les personnages de cet acte sont déguisés, masqués, et circulent, de temps à autre, dans la salle du fond.

SCÈNE I.

LUDOVIC, CHARLES.

(Ils ont leur masque à la main. Ludovic, au coin de la fenêtre, regarde, avec précaution, dans la rue. On entend les cris confus du peuple, qui cessent peu à peu.)

CHARLES.

Eh bien! qu'est-ce, seigneur?

LUDOVIC.

Le peuple se soulève,

Sire, pour Galéas!

CHARLES.

Galéas, votre élève,

Il oserait vraiment?

LUDOVIC.

Mais je vous en prévins !

CHARLES.

C'est vrai ! Mais croyez-vous que ses vœux seront vains?

LUDOVIC.

Je le pense... Écoutez ! déjà ces voix obscures
Se perdent, vont mourir.—Tout se tait : leurs murmures
N'ont plus même d'écho pour venir jusqu'ici.

CHARLES.

Elles pourront encor crier... Enfin, voici
Pour votre bal masqué, l'instant le plus étrange
Que je puisse connaître : ici, tout se mélange,
Fête, crainte, bonheur, révolte.

LUDOVIC.

Ma maison
Est celle où l'on gouverne.

CHARLES.

Ah! c'est là la raison,
Et je n'y pensais plus !

LUDOVIC.

Roi! c'est un tort.

CHARLES.

J'oublie
Facilement cela dans la belle Italie.
Que voulez-vous? Toujours des songes les plus beaux,
Mon destin, en passant, saisit quelques lambeaux ;

Je combats, mais toujours, vers moi seul inclinées,
Des fleurs, venant du ciel, parfument mes journées !
Tout séjour où je passe est un divin séjour,
L'air, en vous réchauffant, y distille l'amour,
Le langage est de feu : les femmes y sont belles,
Et j'en ai trouvé peu qui restassent rebelles !
Vainement, sur mes pas, des princes accourus,
S'arment pour me bannir des lieux où j'apparus
Vainqueur toujours fêté; je ne crains pas leur nombre,
C'est un rêve, pour moi, qui disparaît dans l'ombre.
Je n'en suis pas moins gai, ni moins heureux, ma foi !
L'on me poursuit, eh bien ! j'agis, je vis en roi :
Je suis gai : mes guerriers sont là pour ma défense !
Je n'ai nulle frayeur quand l'ennemi m'offense,
Et quand c'est le plaisir qui passe en mon chemin,
J'aime encore à le voir, et je lui tends la main !
Un jour, c'est un festin, le tournoi, la quadrille,
Une autre fois, l'amour, ce soir, un bal qui brille !
J'aime ce sort.

LUDOVIC.

Mon bal vous plaît?

CHARLES.

Vous me traitez
En allié.

LUDOVIC.

Ma foi ! comme vous méritez !

CHARLES.

Vous êtes un ami ! Suis-je un jour sans ressource,
Deux cent mille ducats sortent de votre bourse ;

(Sourire de Ludovic.)

Aujourd'hui que chacun abandonne le roi,
Seul vous êtes fidèle, et dites comme moi!
Honneur à Ludovic! — un jour j'ai l'espérance,
De revenir avec cent mille hommes de France.—
Largesse à vous! Déjà je comble votre vœu,
En vous laissant finir avec votre neveu,
Mon beau cousin-germain dont...

(Charles riant tout à coup avec éclat.)

Ah! ah! ah!

LUDOVIC, sérieusement.

Mais, Sire,
Qu'avez-vous?

CHARLES.

Rien, vraiment, rien; je puis vous le dire:
— A Florence, un beau soir, sur le point d'être pris,
J'entre chez un manant;— là, je me sens épris
D'une belle endormie: — elle fut enlevée...

LUDOVIC.

Et l'aventure enfin galamment achevée?

CHARLES.

Non, jourdieu! non; je fis erreur, je fus battu,
Car je vis que j'avais enlevé la vertu.

LUDOVIC.

Je gage que c'était la princesse Isabelle!

CHARLES.

Elle-même!

LUDOVIC.

Elle a pu vous demeurer rebelle?

CHARLES.

J'eusse plu, je présume, et, sans la parenté,
La dame n'aurait pas autant de liberté.

LUDOVIC.

Vous êtes scrupuleux...

CHARLES.

Depuis quelques semaines
On le dit.—Je suis las, moi, des Vertus Romaines;
J'aime les plaisirs prompts, j'y trouve la douceur
De mieux régler mon compte avec mon confesseur.

LUDOVIC, avec hypocrisie.

Vous traitez Galéas comme l'on traite un frère!

CHARLES.

Et vous, n'avez-vous pas oublié la colère
Que vous aviez pour lui?

LUDOVIC.

Lui qui sut soulever
Le peuple contre vous! Non! je veux achever
Mon dessein; et ce soir,... s'il restait immobile,
Ce peuple, ou si son bras devenait plus débile,
Il ne faut qu'un moment pour rompre le lien!...
—Au fait, mais c'est pour vous que j'agis.

CHARLES.

C'est très bien!

SCENE II.

ISABELLE, au fond du théâtre, inquiète et masquée; elle paraît chercher quelqu'un; **LUDOVIC**, **CHARLES**.

CHARLES, apercevant Isabelle.

Mais, seigneur, votre bal commence de bonne heure ;
Une femme déjà vient dans votre demeure.

LUDOVIC, se masquant.

Oh ! je la reconnais !

CHARLES, se masquant.

Ainsi, rien qu'à la voir,
Comme un oiseau qui cherche un rameau pour pouvoir
Se reposer, après l'ennui de la journée,
On dirait qu'elle cherche, elle, vive, entraînée,
Sous son bras, quelque bras qui la délasse aussi.

LUDOVIC, à part.

Il ne se trompe pas !

CHARLES.

Je gagerais, ainsi,
Que son cœur est divin, que sa figure est belle !
— Son pas est si léger !

LUDOVIC.

Sire, c'est Isabelle.

CHARLES.

Isabelle ! Oh ! tant-mieux.

ISABELLE, au fond, cherchant toujours.

Mais je ne le vois pas !
Où donc est-il?

CHARLES.

Je veux me glisser sur ses pas!

(Isabelle sort par la droite.)

LUDOVIC.

Mais le duc Galéas sera là.

CHARLES.

Que m'importe?
Elle est si belle ! enfin, je ne sais qui m'emporte !
Et puisque Galéas soulève, contre moi,
Son peuple de héros, qu'il fait trembler un roi,
Moi, je veux essayer autre chose.

LUDOVIC.

L'adresse
Peut faire réussir !

CHARLES.

L'adresse et la tendresse
D'un roi.

LUDOVIC, à part.

C'est peu de chose !

CHARLES, avec flatterie.

Adieu, duc !

(Il sort, comme Isabelle est sortie, par la droite.)

SCÈNE III.

LUDOVIC, un instant seul, puis ASCAGNE.

LUDOVIC.

Pauvre roi!
Cherche, effeuille un plaisir, très bien! amuse-toi!
Tu reverras bientôt les marches ranimées,
De ceux qui, contre toi, répandent des armées!
Tu seras loin d'ici, dans peu de jours, demain,
Demain peut-être! —Alors, j'aurai tout sous ma main,
Je serai moi, bien moi! — Mais une seule chose,
Le peuple, mon enfer, est toujours là qui pose
Son pas devant mes pas, et me dit : Pas plus loin!

(On entend des murmures du peuple, et une fois : *Vive Galéas!*)

Encor lui! lui, toujours! exécrable témoin
De ma vie! — Oh! je veux en finir!

(Apercevant Ascagne, qui a son masque à la main.)

Ah! mon frère!
Je t'attendais : dis-moi, le peuple est bien sévère!
Depuis une heure, au moins, il paraît menaçant,
Animé, sans frayeur!

ASCAGNE.

Un espoir décevant
Fait agir Galéas.

LUDOVIC.

Ah! parlons d'autre chose,

De tout ce que je crains.

ASCAGNE.

De la mort, je suppose,
De ce Simonetta?

LUDOVIC.

C'est cela! Sais-tu bien
Qu'il était cher au peuple?

ASCAGNE.

Oh! cela ne fait rien;
Le peuple est confiant, crédule; il croit encore
Que cet homme est vivant. Toute action se dore
Toujours par un moyen.

LUDOVIC.

Et le tien?

ASCAGNE.

Celui-ci :
J'ai dit dans ton palais...

LUDOVIC.

Mon palais?

ASCAGNE.

C'est ceci :
C'est convenu.—J'ai dit que, chargé d'un message
Chez les Napolitains, Simonetta voyage.

LUDOVIC.

Ah! c'est bien! — Mais, dis-moi, bientôt tout se saura.

ASCAGNE.

C'est qu'alors, tu comprends, Ludovic règnera.

Et quand on règne, ami, quelques gens qu'on opprime,
Tout se cache, se tait, le crime n'est plus crime.

LUDOVIC.

Mais son corps?

ASCAGNE.

Est placé! je dois t'en avertir.

LUDOVIC.

Mais le moine?

ASCAGNE.

Pour lui, j'en ai fait un martyr :
Ton règne est commencé! — J'avais bien, tout à l'heure,
De l'effroi, de la crainte, et, dans cette demeure,
Tout, jusqu'au bruit des pas, me faisait frissonner!
Insensé! je croyais entendre résonner
Plusieurs voix pour me dire : Elle nous est connue
Votre ligue, à la fin! la vengeance est venue! —
Vraiment, je le croyais, et ce n'était souvent
Qu'une porte, qu'un ais qui criait sous le vent;
Où pourrait-on penser que ce murmure infâme
Était un bruit caché qui grondait dans mon ame!

LUDOVIC.

Simonetta n'est plus, mon frère! Je veux bien
M'écrier comme toi : Non! non! je ne crains rien!

(Après un moment de réflexion.)

Mais il est mort, bien mort? car il pourrait répandre
Ce qu'il saurait au peuple, et rien ne peut suspendre
Le courroux de ce peuple, atroce, sans pitié!
— Simonetta n'est plus?

ASCAGNE.

Non ! non !

LUDOVIC.

Ton amitié

Me sauva d'un péril !...

ASCAGNE.

Mais l'autre?

LUDOVIC.

Je m'en charge.

ASCAGNE.

Si le projet est grand, la récompense est large !

LUDOVIC.

Pour m'attacher un roi qui peut m'être fatal,
A sa noblesse, à lui, tu vois, je donne un bal !

ASCAGNE.

C'est adroit! — Galéas s'y trouve aussi?

LUDOVIC.

Sans doute.

Voilà pourquoi, fêtant tous ceux que je redoute,
Je tâche, par mes soins, de fasciner leurs yeux;
Aussi le bal sera superbe !

ASCAGNE.

Et dangereux?

LUDOVIC.

Oui, pour nos ennemis! Mais je veux que la joie
Y brille pour nous tous, que le bonheur s'y voie !

Nos projets sont cachés, Charles-Huit ne sait rien
De nos traités.—Et moi,— moi, qui t'ai pour soutien,
Moi, qui bannis pour toi mes phrases de mensonges,
Je sais si le présent m'amuse par des songes;
Non, mon frère,—jamais!—Le duché de Milan
Est à moi.—

ASCAGNE.

Pas encor!

LUDOVIC, portant la main à son front.

Vois-tu, j'ai là mon plan!
Galéas est à nous! Il nous suffit de prendre
Les soins que, pour ses jours, tout homme doit comprendre.

ASCAGNE, échange avec Ludovic des regards d'intelligence.

On nous laissera faire?

LUDOVIC.

On n'en doit pas douter.
Pour régner, maintenant, il faut épouvanter!

ASCAGNE.

Frère, tu régneras!

LUDOVIC.

Je le dois.—Je suis brave.—
Et mon crédit, pour toi, peut s'étendre au Conclave.

(Ascagne prend la main à Ludovic.)

Duc, je vais renverser ces bases de pouvoir
Qui sont un héritage, et jamais un devoir.
Pourquoi donc imposer ses enfans à la terre,
Le talent de régner est-il héréditaire?

Or, qu'est-ce que ces rois qui règnent à moitié,
Ces rois qui n'en sont pas, ces rois qui font pitié,
Ces rois qui naissent rois, qu'on entoure, qu'on prône,
Et dont les premiers pas sont portés vers le trône?

(Avec amertume.)

Dans un pays qui prend un tyran pour tuteur,
Le peuple, c'est la loi, le roi, l'exécuteur;
Mais dans un pays fort qui sait comme il est brave,
Le peuple, c'est le roi, le roi...

ASCAGNE.

N'est que l'esclave!...
Tu parles bien; — mais laisse agir l'ambition
Qui soulève, en ton ame, une grande action.

LUDOVIC.

Oh! oui, l'ambition est une belle chose;
A ce penser, jamais l'homme ne se repose,
Il est fort de lui-même et de son souvenir,
Dans son impatience il presse l'avenir;
Il se fait ce qu'il est, jamais il ne demande,
Son désir obtient tout; il est homme et commande!
Tout bientôt doit plier sous son génie actif,
Et ce qui n'est qu'un rêve est pour lui positif!...
Il sait jeter de l'or aux hommes ordinaires;
Il apaise par là les ames mercenaires,
De même qu'un boucher, pour avoir le repos,
Sait apaiser son dogue en lui jetant un os.....
Tu verras si je sais refouler qui me foule,
Et si mon front s'élève au-dessus de la foule.

ASCAGNE.

Oui ! mais arrivé là, ne te retourne pas,
Car on effacera quelques-uns de tes pas.

LUDOVIC.

On envira toujours les grandeurs où nous sommes ;
Il faudrait être un dieu pour gouverner les hommes.
Oh ! malheur à qui sort la dague du fourreau,
Il ne sentira plus que le fer du bourreau !
Je les jette déjà, tous ces hommes avides,
Dans leur affreux néant, en cadavres livides,
Comme un bon chevalier qui n'est pas asservi,
Jette une laide femme après qu'elle a servi :
Autre armure rouillée, à peine s'il la touche
Avec son gantelet, lui qui baisa sa bouche !

ASCAGNE.

Voilà bien des remords entamés !

LUDOVIC.

Par bonheur,
On s'accoutume à tout, même à son deshonneur !
Sur le trône, à la fin, il faut que je m'asseoie ;
Unissons nos efforts contre ce ver-à-soie.

ASCAGNE, ôtant sa barrette.

Nous le ferons raser plus près qu'un cardinal,
N'est-ce pas ?

LUDOVIC.

Mon neveu me donne bien du mal ;
Homme-enfant, cœur-poète enfin, son grand délice
Fut de se marier en sortant de nourrice :
Je crus que cet hymen lui fermerait les yeux,
Mais j'eus des ennemis dans ses nouveaux aïeux.

ASCAGNE.

Charles t'a délivré de quelques-uns, mon frère;
J'aurai, pour achever, les poisons du Saint-Père...

(Pause.)

Mais ce peuple aime trop le duc!

LUDOVIC.

Rassure-toi :
Sa force est dans le peuple et la mienne est chez moi!
Le peuple est un ami peu constant quand il aime;
Il plaindra Galéas, il l'oublîra de même,
Et se prosternera devant l'usurpateur.

ASCAGNE.

Lorsqu'on est arrivé, mon frère, à ta hauteur,
Qu'on règne, il faut encor se rendre légitime...
Par le bien, si l'on peut...

LUDOVIC.

Autrement?

ASCAGNE.

Par le crime!

LUDOVIC, avec un regard incisif.

Ce soir...

ASCAGNE, de même.

Pendant le bal?

LUDOVIC.

Je voudrais, sur ma foi,
Te voir comprendre ainsi que je comprends.

ASCAGNE.

Dis-moi,

Les reconnaîtrais-tu ?

LUDOVIC.

Je connais son costume
Et celui d'Isabelle, et puis, ils ont coutume
D'être toujours ensemble.

(Galéas et Trivulce arrivent au fond de la première salle ; la seconde est remplie par la foule qui, s'écoulant peu à peu de la gauche à la droite où se trouve la salle de bal, laissera seuls, sur le théâtre, à la fin de cette scène, Galéas et Trivulce.)

ASCAGNE.

Ah ! voici pour ton bal,
Du monde.

LUDOVIC.

Je m'y rends.

TRIVULCE, au fond du théâtre, à Galéas.

Il vous sera fatal !

GALÉAS.

Rassurez-vous.

LUDOVIC, se masquant.

Voici Galéas ! il observe
L'un de nous deux, je crois.

ASCAGNE.

Que le ciel nous préserve
De tout mal !

LUDOVIC, entraînant Ascagne.

Espérons ! — Je connais son destin.

(Ils sortent par la porte, à droite.)

SCÈNE IV.

TRIVULCE, GALÉAS.

GALÉAS, ôtant son masque.

Trivulce, ils l'ont tué! —

TRIVULCE.

C'est certain?

GALÉAS.

Trop certain!

TRIVULCE.

On m'a dit, comme à vous, qu'il voyage.

GALÉAS.

Chimère!
Pour dorer, à nos yeux, quelque action amère,
Perfide. Oh! je le crains! je crains tout maintenant!
Tout est vil! — quelque pas qu'on fasse en se tournant
Dans ce palais maudit, on trouve quelque chose
D'ignoble, de honteux, dont l'image indispose!
—Un oncle! un roi! tous deux méfians! L'un trompeur,
L'autre trompé! Tous deux, craintifs, se faisant peur!
Tous deux ainsi placés, que nul n'a le courage
De découvrir son ame ainsi que son visage!
— Que tout est vil! bien vil auprès de moi!

TRIVULCE.

Seigneur,
Sur vous, du moins, sur vous se répandra l'honneur!

Quand ceux que vous nommez parlent sur quelque place,
Tout le peuple est muet, tant leurs fronts sont de glace !
Vous vous êtes montré, le peuple a dit : C'est bien !
Le peuple vous connaît ; c'est un ferme soutien.

GALÉAS.

Trivulce, il est toujours près de cette demeure,
Ici ; je reste donc. Il sait que, d'heure en heure,
Il doit se faire entendre, en imposant par là
Ce respect qui s'épand, quand il dit : Me voilà !
—Trivulce, si je crains, c'est pour mon Isabelle ;
Si jamais, contre moi, quelque action rebelle
Se dévoilait, un mot au peuple.

TRIVULCE.

J'y pensais.

GALÉAS.

A propos, dites donc ! A l'instant je passais
Dans la salle du bal, où déjà l'on se coule
En grand nombre : pour moi, je cherchais dans la foule,
Isabelle ; impossible à moi de la revoir.

TRIVULCE.

Je la vis tout à l'heure : elle semblait vouloir
Fuir les pas importuns d'un jeune gentilhomme ;
— J'ai cru qu'il était jeune à sa voix.

GALÉAS, surpris.

Il se nomme ?

TRIVULCE.

Je ne puis le savoir ; car il était masqué,
Déguisé. Seulement, l'ayant bien remarqué,

J'ai pu connaître, au moins, le lieu de sa naissance,
Car, comme il a parlé, je sais qu'il est de France.

GALÉAS.

Un Français! — Va toi-même à la salle du bal,
Cherche! Non! je ne sais, tout ici me fait mal!
Tout! je déteste tout! — Ludovic, un parjure!
Le roi, faux, sans honneur! — Puis, ma femme, une injure!
— Oh! je déteste tout! tout se trouble dans moi!
Mes membres sont brisés, et je ne sais pourquoi!
Je voudrais la vengeance, et je ne sais laquelle!
— Oh! mon front est brûlant, Trivulce! Allez, près d'elle.
Non, non! restez! — Je veux leur préparer l'enfer!
— Si je puis rencontrer un fer contre mon fer,
Si j'ai, contre ma langue, une langue offensante,
Mon fer sera cuisant, et ma langue cuisante!
— Oh! je déteste tout!

TRIVULCE, qui a regardé du côté de la salle du bal.

Mais, seigneur, la voici!

GALÉAS.

Oui, tu la vois! où donc?

TRIVULCE.

Elle vient par ici,
Le même homme est près d'elle.

GALÉAS.

Oh! bonheur! — Dans la danse,
Allez, allez sans moi! Ce chevalier de France
Avec moi sera seul.

(Trivulce sort, il entre au bal; Galéas le suit jusqu'à une porte, à droite, où il se cache. Isabelle arrive avec précipitation.)

Seule?

ISABELLE, à part.

Il me suit toujours,
Partout où je me place et partout où je cours.

GALÉAS, voyant le roi qui entre masqué.

Le voici!

ISABELLE.

Je le vois!

(Galéas passe au coin de la seconde salle, à droite, et, de là, observe Charles VIII.)

SCÈNE V.

GALÉAS, ISABELLE, CHARLES.

CHARLES, à Isabelle.

Enfin, sur mon passage,
Je vous retrouve, enfant! Vous êtes bien sauvage,
Convenez-en.

ISABELLE.

Monsieur, laissez-moi! laissez-moi!

CHARLES.

Vous laisser! vous laisser! non, ma foi! non, ma foi!
Belle enfant!

(Il veut lui presser la taille.)

ISABELLE.

Ah! Monsieur!

CHARLES.

Que craignons-nous ensemble?

(Isabelle s'enfuit par la droite.)

Ah ! vous rompez ainsi l'instant qui nous rassemble !

(Isabelle sort par la porte, à droite; Charles veut la suivre.)

GALÉAS, lui barrant le passage.

Un moment, beau seigneur !

SCÈNE VI.

GALÉAS, démasqué, CHARLES.

CHARLES, à part.

C'est le duc !

GALÉAS.

Un moment !

Nous avons à causer ensemble !

CHARLES, contrefaisant sa voix.

Ah ! c'est charmant !

Mais plus tard, n'est-ce pas?

(Il veut se retirer.)

GALÉAS, avec colère.

Non ! je veux qu'on m'écoute,

Et vous m'écouterez ! — Je vous gêne, sans doute ;
C'est très bien ! —Vous étiez élancé sur les pas
De cette femme !

CHARLES, voulant s'échapper.

Eh bien?

GALÉAS.

Vous ne la suivrez pas,
Parce que vos égards ne sont qu'une équipée,
Parce que nous avons l'un et l'autre une épée,
Que la mienne a raison et que la vôtre a tort,
Et que, dans tout combat, il doit rester un mort!...
Cette femme est à moi, voyez-vous, cette femme,
J'en suis fier,—car son corps est pur comme son ame;
Elle m'aime, et jamais n'achèterait, vraiment,
Pour une broderie, un opprobre infamant.
Cette femme est à moi, vous dis-je! —

CHARLES, riant.

Son visage
M'était connu, jeune homme; il est d'un doux présage!
Et je connais le vôtre.

GALÉAS.

Étranger! quant à moi,
Je ne veux pas chercher à deviner pourquoi
Tu te caches ainsi, lorsque mon ame est franche,
Et, sous un masque noir, si ta figure est blanche!
Mais ce masque te va! te va bien, j'en suis sûr!
Il te rend gentilhomme au visage plus pur,—
Car on n'en voit plus rien!—Vois-moi! comme on me nomme,
Tu le sais;—dans mon sein est le cœur d'un jeune homme,
Toujours pur, toujours vrai!—Vois-moi! je ne crains rien!
Que tes yeux sur mes yeux tombent, oh! c'est très bien!

Tu ne vois qu'un regard qui, juste, te condamne,
Juste comme l'enfer, si quelque enfer te damne!
—Que mes yeux, maintenant, aillent chercher tes yeux,
Moi, je ne verrai rien; tout est mystérieux
En toi! ton masque est là! — Que rien ne le défasse, -
Je verrais trop alors!

CHARLES, à part.

A la fin, il me lasse!
Et je dois me cacher!

(Il va pour sortir.)

GALÉAS, le retenant.

Restez! restez encor!
Mon ame, en vous parlant, n'a pris qu'un peu d'essor,
Et je n'ai pas tout dit! — Chevalier gentilhomme,
Oh! ne crois pas, vraiment, que mon ame te somme
De m'écouter ici, parce que, sans témoins,
Tu voulais une femme, — oh! n'en crois rien au moins!
— Non! je te parlerai de plus anciennes choses;
J'ai du fiel à mêler au parfum de ces roses
Qu'on sème dans un bal.— Écoute-moi, Français!
Lorsque tu vins cueillir, lorsque tu ramassais,
Arrivant du lointain, dans la belle Italie,
Cet espoir, ce bonheur d'une vie amollie,
Oh! dis-moi, ces guerriers qui marchaient sans avoir,
Comment ont-ils puisé ce bonheur, cet espoir?
—Mariés dans leur France, ils ont pris d'autres femmes,
Passant des jours honteux, passant des nuits infâmes!
L'argent allait manquer : dans leur vœu dévorant,
Ils ont demandé, pris l'or du peuple souffrant!

L'Italie en esclave eut aussi sa créance,
Après qu'on eut ici dispersé l'or de France,
Et, peut-être, là-bas, manquant aussi de pain,
Il est un peuple entier qui dit souvent : J'ai faim!

CHARLES, à part.

Où veut-il en venir? Écoutons.

GALÉAS.

Qu'il s'en aille,
Votre roi; qu'il délaisse une vaine bataille
Qu'il poursuit sans pouvoir y glaner quelque honneur,
Et de laquelle, enfin, il s'en ira, seigneur,
Sans argent, sans espoir, fuyant vers sa patrie!
Et là, j'entends déjà son ame qui s'écrie
Au peuple malheureux, au peuple dans l'émoi :
Toi, qu'on ne nourrit pas, mon peuple, nourris-moi!
—Qu'il s'en aille! vous dis-je; — et ceci, je le pense,
C'est un conseil d'ami, digne de récompense,
Un conseil dont vos sens seront bien peu touchés,
Que vous savez entendre avec des yeux cachés,
Et que je donne, moi, sans un masque au visage!

CHARLES, à part.

Demeurons inconnu!

(Haut, contrefaisant sa voix.)

Seigneur, si ce langage
Était su par le roi!

GALÉAS.

Le roi! le roi! le roi!
Messire, savez-vous ce qu'il a fait pour moi?

Je me tairai ; sur lui, ce serait trop répandre
De fiel pour l'avilir ! — Non, je veux vous apprendre
Seulement une chose : il est parjure ! enfin
Il a versé, sur moi, son cœur sec, inhumain !
Il m'a trompé ! — Le roi ! vraiment ce nom me blesse
Depuis un jour, seigneur ; je vois, dans la noblesse,
Bassesse, ignominie, et franchise plus bas !
— Il semble que le ciel, en divisant nos pas,
Ait, sur l'homme sans nom, répandu son image,
Son éclat pur, serein, que n'atteint nul nuage !
Et que, quand un roi vint se former à son tour,
(Si, toutefois, le ciel put y songer un jour,)
Il semble que ce ciel ait crié dans sa flamme :
—Prends la couronne au front, mais tu n'auras pas d'ame !

(Arrivent Ludovic et Ascagne.)

SCÈNE VII.

ASCAGNE ET LUDOVIC, se tiennent cachés, dans la seconde salle, à droite, près de la porte de la première salle ; GALÉAS, CHARLES.

CHARLES, à part.

Il sait tout, l'insolent !

LUDOVIC, à Ascagne.

Je vais savoir pourquoi
Je les vois là tous deux !

GALÉAS.

Mais ce que fait le roi,

Du moins, à mon égard, me cause peu de crainte :
—Quoi qu'il en soit, je veux qu'il conserve l'empreinte
De ce que je vous dis : si le roi sait tromper,
Allez donc l'avertir que l'on sait le duper,
Et qu'on se joue aussi de tous ses gentilshommes!
—Ce n'est pas moi, du moins; mais, sur tant que nous sommes,
Il est assez de cœurs perfides, dangereux,
Sans que le mien aussi prenne sa place entr'eux!

(Avec un air railleur.)

— Oui, du roi l'on se joue! et toute l'Italie,
Elle qui, contre lui, puissante se replie!
Elle qui sut jeter des fleurs à ses guerriers,
Et qui les brisera sous le pas des coursiers!

(On entend les murmures du peuple.)

—Ceux même qui, du roi, gardent la confiance,
Seront traîtres aussi dans leur toute-puissance,
Et le massacreront!

(Impression de Charles.)

LUDOVIC, se retirant par la seconde salle, à gauche.

Il est temps d'y songer!

(Ascagne rentre au bal.)

SCÈNE VIII.

GALÉAS, CHARLES.

CHARLES, à part.

Le peuple, enfin, se tait : il n'ose prolonger
Son murmure.

GALÉAS.

Seigneur! ton roi jouit encore
Des parfums et du bal que la gaîté décore;
Mais ton roi sait-il bien que si le duc voulait,
Ce peuple dont la voix tout à l'heure parlait?...

(Nouveaux murmures du peuple, qui cessent peu à peu.)

Écoute! — Sait-il bien qu'à ma voix il s'assemble,
Et qu'un peuple en colère à la foudre ressemble?
— Le sait-il? Mais, sur lui, je ne veux point jeter
Ce flot toujours roulant qu'on ne peut arrêter!
— Non! si je le faisais, je le ferais en face;
Je ne le ferai pas : — un autre a pris ma place!
— Va donc dire à ton roi qu'il s'entoure de fleurs,
Qu'il poursuive une robe aux luisantes couleurs!
Qu'il rie! et, dans le feu dont sa jeunesse est pleine,
De ces femmes au bal qu'il aspire l'haleine,
Qu'il rie! — Il ne sait pas ce qu'on a su cacher
Sous ces fleurs que, d'un sein, il aime à détacher!
Qu'il rie! — Il ne sait pas ce qu'une haleine couvre,
Ce que dit le souris d'une bouche qui s'ouvre!
Qu'il rie! — Oh! pour lui seul, sous l'éclat des flambeaux,
La nuit n'est plus la nuit, ses rêves sont si beaux!
Sait-il que c'est aussi de flambeaux qu'on éclaire
Notre cercueil penché sur le creux tumulaire!

(Impression vive de Charles.)

— Il y songe bien peu; car, du bal embaumé,
On le verrait s'enfuir, l'œil hagard, alarmé!
— Oui, l'on trompe le roi! c'est très bien! qu'il s'amuse,
Celui qui l'a fêté, lui rend ruse pour ruse!

Celui-là, sur le roi, plonge un ferme regard,
Tient des fleurs d'une main et de l'autre un poignard!

(Trouble de Charles.)

Tu trembles pour ton roi : c'est trop de bienséance!
—Des fleurs, puis, un poignard, qu'ensemble l'on balance,
Mais, c'est un jeu de roi! — c'est un jeu triomphant
Qu'on passe, tour à tour, du vieillard à l'enfant!
—Les fleurs sont le masque, oui!—le poignard, le visage!

CHARLES, à part.

Quoi! Ludovic! — O Dieu! quel infernal présage!

(Commines sort du bal, et arrive près de Charles.)

GALÉAS, avec un air moqueur.

Maintenant, va-t-en donc, va dire, dans ce bal,
La nouvelle à ton roi!

CHARLES, à part.

Tout m'y serait fatal!

COMMINES, bas au roi, en l'attirant à lui.

Sire, il faut vous parler.

CHARLES, regardant Galéas.

Parlez plus bas, Commine!

(Trivulce et Isabelle sont au fond de la première salle, dans le coin, à droite, contre la porte; ils observent.)

COMMINES.

Un funeste complot contre vous se machine.

SCÈNE IX.

TRIVULCE, ISABELLE, GALÉAS, CHARLES, COMMINES.

CHARLES, effrayé.

C'est donc vrai?

COMMINES.

Ludovic vient de faire cerner
Nos troupes! — Sans retard, il faut abandonner
Ces lieux.

CHARLES.

En êtes-vous bien sûr, Commine?...

COMMINES.

Oui, Sire.

(A Galéas.)

Quant au duc Galéas, je dois ici lui dire
Que son oncle vola sa ville, et cœtera;...
Je dis qu'il la vola, car il la volera.

(A Charles.)

Venez.

CHARLES.

Je pars!

(A Galéas.)

Oui, duc! vous dites vrai; ma vie
Est en danger ici! — Puisque la basse envie

De votre oncle, sur moi, jette la trahison,
Duc, il se souviendra d'un écart de raison !
— Je vais à mon armée. Adieu !

GALÉAS.

Douce espérance,
Qu'entends-je ! A votre armée ?

CHARLES, se démasquant.

Adieu !

GALÉAS, avec un sourire amer.

Le roi de France !

(A part.)

Eh bien ! j'en suis ravi !

(Dans ce moment, une douzaine de sbires se trouvent dans la seconde salle. Près d'eux, à gauche, est Ludovic, sombre et préoccupé. Au moment où Charles veut sortir avec Commines, il trouve les sbires devant lui.)

CHARLES, à Commines.

Des gardes !

(Il entraîne Commines.)

Par ici !

(Charles et Commines passent près de Trivulce et d'Isabelle, et, une fois dans la salle du fond, se dirigent à gauche, derrière les sbires, et disparaissent. Trivulce et Isabelle viennent près de Galéas.)

SCÈNE X.

TRIVULCE, GALÉAS, ISABELLE, LUDOVIC, SBIRES.

ISABELLE, à Galéas qui réfléchit.

Galéas !

GALÉAS, lui tendant la main.

Ah ! c'est toi !

ISABELLE.

Qu'est-ce que tout ceci,
Mon bon ami? Le roi te parlait tout à l'heure,
C'est étrange ! — Et puis, vois ! vois, dans cette demeure,
Des gardes près de nous !

(Au moment où Galéas se retourne, Ludovic s'avance. Ascagne et Béatrix sortent du bal, tous deux démasqués, ainsi que les autres personnages, jusqu'à la fin de l'acte.)

ASCAGNE, au fond du théâtre, à Béatrix.

Béatrix, c'en est fait !

GALÉAS, étonné.

Qu'est-ce donc?

(Ascagne se place à la droite de Trivulce, Béatrix à la gauche d'Isabelle.)

SCÈNE XI.

ASCAGNE, TRIVULCE, LUDOVIC, GALÉAS, ISABELLE, BÉATRIX, SBIRES.

LUDOVIC.

Mon neveu, vous devez un bienfait
A l'état de Milan : le peuple se soulève !
Or, s'il vient à vouloir que son dessein s'achève,
Il saura renverser, anéantir soudain,
Tout ce qui de Milan tombera sous sa main !
Cela ne se peut pas ! — Cette ville en esclave,
Verrait passer, sur elle, un peuple qui la brave ;
Un peuple sans pitié, qu'on ne pourrait punir !
Cela ne se peut pas. — Il nous faut en finir !
— Le peuple, sous vos yeux, agit, il est de flamme;
Vous savez lui prêter le courage et votre ame ;
Loin de vous, il devrait aussitôt s'arrêter,
Il serait nul sans vous : — il vous faut le quitter.

GALÉAS.

Le quitter?

LUDOVIC.

Vous irez au château de Pavie.

TRIVULCE, à part.

O, quel pressentiment ! Je reviens...

(Il entre au bal.)

ISABELLE, à Galéas, tout bas.

Mais ta vie

Est en danger! ô Dieu!

GALÉAS.

Savez-vous que je suis

Maître ici!

LUDOVIC.

Quand l'état ne se voit plus d'appuis,

Le maître est celui seul qui le sauve.

GALÉAS.

O bassesse!

(Murmures du peuple : *Vive Galéas!*)

(Avec joie.)

Écoutez.

LUDOVIC, lui montrant ses sbires.

Mais voyez! — Allons, duc, le temps presse!

— Je suis votre régent.

(Il fait signe aux sbires, qui s'avancent.)

GALÉAS.

Oh! je serai vengé!

(Il veut aller à la fenêtre. Le peuple murmure.)

Peuple!

(Il est arrêté par les sbires.)

ISABELLE, pleurant.

O, mon pauvre ami!

LUDOVIC.

Rien ne sera changé

Pour vous !

(A Isabelle.)

Vous le suivrez !

(Trivulce paraît, au fond de la salle, avec plusieurs jeunes gens masqués qui s'avancent en causant.)

Au château de Pavie,

Gardes !

(Le peuple murmure de temps en temps. Les sbires se disposent à entraîner Galéas; elle est retenue par Béatrix.)

BÉATRIX, avec frénésie, bas à Isabelle.

Mais Galéas doit y perdre la vie !

ISABELLE, poussant un cri.

Ah ! !

(Elle tombe comme morte.)

GALÉAS, qu'on entraîne.

Dieu ! mon Isabelle.

LUDOVIC, aux sbires.

Au château !

(Il montre la porte à droite, au coin de la salle.)

Par ici !

GALÉAS, se redressant et montrant Isabelle.

Je la veux !

LUDOVIC.

Elle ira.

ASCAGNE, à part, avec une joie horrible.

Tout va bien !

TRIVULCE, aux jeunes gens qui l'ont suivi.

(Pendant que Trivulce parle, on relève Isabelle, que l'on port vers Galéas.)

Tout ceci
Ne doit pas s'oublier : le peuple se rebelle,
Allons auprès de lui !

GALÉAS, qu'on emmène, prenant les mains d'Isabelle.

Tu me suis, Isabelle !

V

L'USURPATEUR.

Rayon du paradis tombé dans mon enfer!

V. Hugo.

Salut! champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois,
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut! pour la dernière fois!

Gilbert.

Les voilà, un, deux, trois hommes!

F. Soulié.

Et sa voix était strangulée, et un ricanement satanique contractait son visage!

. . . .

Le fer glacé du ciseau lui vint au cœur.

A. F.—*Notre-Dame de Pontoise.*

Ah! la pauvre petite!

Hugh. Kelly.

PERSONNAGES.

GALÉAS.
LUDOVIC.
ASCAGNE.
UN SBIRE.

ISABELLE.
BÉATRIX.

SBIRES.

ACTE CINQUIÈME.

Au château de Pavie; deux cachots casematés, séparés par une grille qui s'étend sur toute la largeur de la scène. Le premier cachot, celui de Galéas, occupe le premier plan ; le deuxième, celui d'Isabelle, se trouve à partir du second plan. Une faible lueur pénètre par des jours qu'on ne voit pas, pratiqués dans les intrados des voûtes. Une porte à droite, une porte à gauche, dans le premier cachot.

SCENE I.

ISABELLE, GALÉAS, tous deux assis près de la grille.

GALÉAS, assis sur un lit.

Huit jours ! huit jours déjà dans cette obscurité,
Cachot où, malgré lui, le cœur s'est abrité
Pour se fondre en douleurs, pour mieux sentir encore !
— Huit sans crépuscule ! huit jours sans une aurore !
Huit jours neutres enfin, passés sur notre amour ;
Quel rêve qui devient vérité jour à jour !
— Tu pleures?

ISABELLE, la tête dans ses mains.

Mon ami !

GALÉAS.

Va ! que ton ame oublie
Ce lugubre destin.

ISABELLE.

Hélas ! oui, c'est folie
De pleurer, de pleurer, ainsi qu'un faible enfant,
Parce qu'on entrevoit l'ennemi triomphant !
Oui, c'est folie ! Et puis, pour un trône qui croule,
Qu'est-ce une larme, hélas ! que dans ses yeux on roule?

GALÉAS.

Tout pour moi !

ISABELLE.

Te voilà reclus en criminel !
On en est presque tenté d'accuser l'Éternel,
Quand on te voit souffrir !

GALÉAS.

Moi ! souffrir Isabelle !
Oh ! non, n'accuse rien ! plains un oncle rebelle,
Et ne blasphème pas ; vois-tu, je suis heureux !
— Je suis là, près de toi !

ISABELLE.

Ce cachot est affreux !

GALÉAS.

Je saurai supporter tout ce qu'on me prépare,
Tout ! pourvu que, jamais, le ciel ne nous sépare !

— Cette sombre lueur, admise en ce séjour,
Clarté qui vient mourir, pâle reflet du jour,
Attriste chaque objet, en les mouvant dans l'ombre!
Mais cette nuit me plaît; dans cet espace sombre,
Tu parais comme un ange errant qui vient aimer,
Dont le souffle brûlant passe, et sait m'embaumer!

ISABELLE.

Mon ami!

GALÉAS.

Ce n'est pas, je le sais, cette vie
Qui montait vers le ciel, mais y montait suivie
Par un rêve béni qui, pour nous, s'achevant,
Comme un parfum de l'air, nous venait de tout vent!
Vie heureuse, sans fiel, qui laissait ma pensée
Planer de l'Éternel à ton ame encensée,
De ton ame au bonheur, du bonheur au chagrin,
D'un jour brûlant d'orage au jour le plus serein!
Elle volait partout, et, dans cette harmonie,
Qui joignait toute chose à sa course infinie,
Le vol de mon amour, jetait, versait sur moi
Quelque chose de Dieu, du bonheur et de toi!
—Alors, oh! c'est qu'un nom se répandait dans l'ame,
Laissait, en y passant, quelques traces de flamme!
Nom que le ciel sur nous, en feu, semblait tracer,
Nom que, bien jeune encor, j'aimais à prononcer;
Ce nom, ce court bonheur, ce charme était : Patrie!
— Oh! je l'aimais donc bien! elle toujours fleurie
Dans mon sein caressant! — Rêve! rêve dernier!
Patrie! il n'en est plus où git un prisonnier!

— Où l'ame du despote a tracé son image,
Où le peuple se lève, et pour lui rendre hommage,
Où la main du despote a laissé, par hasard,
Quelque goutte de sang échappée au poignard?
Où, pour serrer le fer de prisonniers sans nombre,
Le despote, en riant, vient se cacher dans l'ombre,
Qui peut dire : Patrie? — Oh ! j'avais de l'espoir,
Une ame trop féconde, et facile à mouvoir !
Oh ! j'avais, sans rêver cette enceinte où nous sommes,
Rêvé liberté, gloire, appui pour tous les hommes!
Oui, c'était un beau songe, un songe sans clarté;
Le songe devait fuir : — l'homme seul est resté!

ISABELLE.

O ! te rappelles-tu combien cette patrie
Était douce à nos cœurs gonflés de rêverie!
— Combien elle était belle, avec ses cieux rians,
Avec ses lacs ridés sous les rameaux plians!
Avec ses soirs d'azur, ses feuilles de l'automne,
Ses nuits pures, au souffle adouci, monotone!
Avec ses noirs sentiers où nul ne cheminait,
Route d'un long silence où ta main m'emmenait!
Avec ses chants du soir, qui tombaient sur les vagues,
Pour aller, loin de nous, vers des échos bien vagues!
Avec son air brûlant, d'amour, de volupté,
Qui n'épandait, sur nous, qu'un éternel été
De franchise, d'espoir, de bonheur, d'espérance!
Destin sans une larme, ivresse sans souffrance,
Qui s'écoulait sur moi, qui s'en allait vers toi,
Sans, pour cela, sortir de toi-même ou de moi!

GALÉAS.

Oui, j'aimais tout, alors! j'aimais même l'orage,
L'aquilon, près de nous, qui déchirait l'ombrage!
L'horizon obscurci, la foudre dans les cieux,
Et l'éclair sur tes yeux où se miraient mes yeux!
—Isabelle avait peur : je lui rassurais l'ame,
J'étais heureux!

ISABELLE.

Hélas! de ce destin de flamme,
Que reste-t-il, enfin? — Ludovic, sur nos jours,
Veille, afin que nul bras n'apporte du secours!
Aux murs de ce cachot, il borne notre vie,
— Et l'on ne sort jamais de prison à Pavie!
Nous, pourtant! nous, pourtant nous rêvions un destin,
Nous le formions si beau, si pur, — mais si lointain!
Pour chercher, quelque part, si l'espoir le décore,
Nous avons bien marché, quoique jeunes encore!
Ami, l'on fut jaloux de nos jours si sereins;
On nous garde captifs comme deux pèlerins
Qui, cherchant ce qu'aucun ne trouve en son passage,
N'attendaient, pour jouir, plus qu'un jour de voyage!
Et l'on refuse au cœur abattu, désolé,
Même de voir le ciel où le songe est allé!
— Un cachot! voilà tout ce qui reste à ta femme!
Ce qui reste à nous deux! Ludovic! ô l'infâme!
Un cachot! lieu lugubre où j'ai peine à te voir,
Où, sur le temps qui fuit, l'on ne peut rien savoir,
Où pour mesurer l'heure, on n'entend, sous ces voûtes,
Que le bruit sourd de l'eau qui filtre à larges gouttes!

C'est notre horloge, à nous! — Tout nous a donc quittés?
Oh! j'ai pleuré, pour toi, souvent nos libertés.

GALÉAS.

La vie est, Isabelle, une longue prière.

ISABELLE, avec douleur.

— Oui! — Que de souvenirs nous laissons en arrière!
Étoiles de bonheur que l'on voit un beau soir,
Qu'on ne voit qu'un moment pour ne plus les revoir!

GALÉAS.

Oui, tout nous a quittés! notre vie est flétrie;
Nous ne te verrons plus, beau ciel de la patrie;
Adieu, tout nous a fui!

ISABELLE.

Non, le peuple est à toi!

GALÉAS.

Le peuple ne peut rien! — Va, je n'ai plus à moi
Que deux hommes, deux seuls! et ceux-là, sans m'entendre,
Pour accomplir leurs vœux, ne se font pas attendre.

ISABELLE.

Et qui sont-ils?

GALÉAS.

Ascagne et Ludovic.

ISABELLE, atterée.

O Dieu!
Ceux-là! — mais ils viendront arracher notre adieu!
N'est-ce pas, qu'ils viendront ici, criant: Victoire!

Voir combien j'ai pleuré dans mon lacrymatoire?
N'est-ce pas qu'ils viendront, riant de la douleur,
Sur nos fronts défaillans, épier la pâleur?
Eux, plus glacés que l'air glacé qui nous pénètre,
Dire : Le duc est libre, et l'on va se soumettre
Au duc! Puis, dans leur rire infernal et moqueur,
Ils se retireront en nous perçant le cœur!
—Mais mon poignard est là!

(Elle tire un poignard de son sein.)

Sur mon sein, je le garde!
Poignard, soustrait à l'œil si vigilant du garde,
Sois-nous en aide! — Hélas! que n'en avons-nous deux!
Prends-le!

GALÉAS.

Garde pour toi!

ISABELLE.

Moi? qu'ai-je à craindre d'eux?
Ils ne me feront rien à moi, moi, pauvre femme!
C'est à toi qu'il en veut, ton oncle, cet infâme!
Mais s'il m'épargne, moi, je saurai bien mourir!
Oh! prends.—Mais je ne puis, enfin, te secourir!
— Je te le jetterai, s'il le faut! — Grille! ô grille
Affreuse, où l'on peut voir un glaive à nu qui brille,
Promené sur un cœur, prêt à le poignarder,
Grille, d'où l'on serait contrainte à regarder!
C'est horrible, cela! — Puis, pour autre souffrance,
Un barreau qui s'ébranle avec notre espérance,

Mais qui ne tombe pas comme elle, et reste là !
Oh ! Dieu ne voudrait pas que je visse cela !

(Pendant ces quatre derniers vers, Isabelle a, plusieurs fois, ébranlé un barreau, rompu par le haut.)

GALÉAS.

Pauvre Isabelle ! non.

(La porte à droite s'ouvre.)

ISABELLE.

Grand Dieu ! la porte s'ouvre.

(Béatrix paraît voilée.)

GALÉAS, à part, se levant.

Une femme, je crois, qu'un long voile recouvre ;
Si je vois bien, au moins, dans cette obscurité,
— Une chose viendra : Mort ou la liberté !

SCÈNE II.

BÉATRIX, GALÉAS, ISABELLE.

BÉATRIX, bas à Galéas, se dévoilant un peu.

Veux-tu vivre ?

ISABELLE, écoutant, la tête appuyée sur la grille.

Je sens faillir toute mon ame !

BÉATRIX.

Ton sort est dans mes mains !

ISABELLE, à part.

C'est une voix de femme !

(Haut, avec crainte.)

Galéas, j'ai bien peur!

BÉATRIX, à part.

Elle m'entend, grand Dieu!

GALÉAS.

Madame! dites-nous un éternel adieu;
Nous ne sommes pas seuls en ces lieux : on y veille;
Et ce ne sera pas pour y crier : Merveille!

BÉATRIX, bas, avec chaleur.

Qu'importe! je te veux; je te veux, Galéas!

GALÉAS, élevant la voix.

Madame, éloignez-vous vite!

BÉATRIX.

Plus bas! plus bas!
Malheureux! sais-tu bien que, lorsque tu reposes,
Il se trame, sur toi, d'épouvantables choses?
Sais-tu bien, Galéas, qu'ils vont t'assassiner?
Viens! que faut-il, enfin, pour te déterminer?
Moi, je puis te sauver, te sauver! —Cette porte
Sera ta liberté! Viens! lorsque je t'apporte
Le salut!

GALÉAS, avec mépris.

L'intérêt!

BÉATRIX.

O, l'intérêt, dis-tu?
L'intérêt! quand, pour toi, je froisse la vertu.

GALÉAS, bas.

Éloignez-vous, vous dis-je!

BÉATRIX.

Oh ! crois-tu que je vienne
Pour déguiser mon ame ou pour tromper la tienne?
Oh ! non, non, Galéas ! crois ce que tu voudras !
—Mais, quand je suis sincère, au moins, tu m'entendras.

(Après une légère pause.)

Écoute : un poison lent abrège ton bel âge !

GALÉAS, regardant sa femme avec crainte.

Un poison ! — Oh ! parlez plus bas !

BÉATRIX, avec joie.

Ah ! ton courage
Faiblit enfin !

GALÉAS, bas.

Non pas ! — mais partez !

BÉATRIX, avec un rire amer.

Je conçois !
Pour toi, tu ne crains rien ! pour celle que je vois,
Tu crains tout !

GALÉAS, sur le même ton.

Partez donc !

BÉATRIX.

Galéas, je t'en prie !
Si tu crois que mon offre est une duperie,
Eh bien ! brise mes jours, mon rêve inachevé ;
Brise-moi ! mais, plus tard, quand tu seras sauvé !
Qui te gêne, dis-moi ? c'est Ludovic, Ascagne,
C'est Maximilien, l'Archiduc d'Allemagne !

Je le sais, ce sont eux qui veulent ton trépas ;
Dis-moi, veux-tu le leur ? — Tu le veux, n'est-ce pas ?
Je m'en vais t'obéir ; et pour ce mot : Je t'aime !
Je m'en vais, s'il le faut, me renier moi-même !
— Mais, dis-moi, réponds-moi ! tout pour toi ! rien sans toi !
— Tu ne veux pas ma mort, n'est-ce pas ?

GALÉAS.

Laissez-moi !

BÉATRIX, avec désespoir.

Que veux-tu ? que veux-tu ?

GALÉAS, élevant la voix.

Je ne veux rien, madame !
Madame Béatrix, je vous tiens pour infâme !
Pire que votre époux, ce déloyal seigneur,
Qui ne vient pas, du moins, insulter notre honneur !

ISABELLE, à part.

Béatrix !

BÉATRIX, de même.

Honte à moi !

ISABELLE, à Galéas qui s'est rapproché de la grille.

C'est Béatrix ?

GALÉAS.

C'est elle !

BÉATRIX, reprenant toute sa fierté.

Oui, c'est moi ! c'est bien moi ! moi, qui, sous ma tutelle,
Venais vous prendre, enfin, tous les deux ! — A présent,
Je vous laisse ! C'est moi, dont un vœu bienfaisant

Allait vous arracher du château de Pavie !
Tenez ! vous voyez bien ! cette porte est la vie,
Car vous alliez sortir ; — non, je vous laisserai !

ISABELLE, à Galéas.

La vie ! Oh pars ! la vie !

GALÉAS.

Et toi ?

ISABELLE.

Moi ? j'attendrai !

GALÉAS.

Je reste.

ISABELLE.

O, Galéas ! va ! Pour moi, ne crains pas ;
Je retrouverai bien la trace de tes pas !
Va-t-en !

BÉATRIX, bas à Galéas.

Je reviendrai vous prendre dans une heure,

(A part, regardant Isabelle.)

Ou jamais !

GALÉAS.

Béatrix, tout cela n'est qu'un leurre !
Je ne veux pas de vous ! Faut-il vous répéter
Que vous êtes infâme, et que je veux rester !

BÉATRIX.

Tu veux, tu veux mourir ! et je t'offre un asile !

GALÉAS.

Il n'en est plus, après le palais de ma ville !

BÉATRIX.

Mais tu ne peux sortir entouré d'ennemis!

(Des voix lointaines se font entendre. On crie : *Vive Galéas!*)

GALÉAS.

Lorsque je voudrai fuir, n'ai-je pas des amis?
— Écoutez!

BÉATRIX, à part.

O, douleur! sur moi donc, anathème!
Il refuse.

GALÉAS, la poussant vers la porte.

Sortez!

BÉATRIX, en sortant, à voix basse.

Duc Galéas, je t'aime!

SCENE III.

ISABELLE, BÉATRIX.

ISABELLE.

Tu viens de l'irriter : elle se vengera!

GALÉAS.

Mais, avant sa vengeance, on nous délivrera!
Je l'espère, à présent; ces cris de tout-à-l'heure
Ne s'adressaient qu'à moi, près de cette demeure!

ISABELLE.

Mais Béatrix, — pourquoi la couvrir de mépris?

—Tu serais libre, au moins!

GALÉAS.

Si tu savais quel prix
Elle nous imposait!

ISABELLE.

Ange! je te devine!

GALÉAS.

Briser le pacte humain avec la loi divine!

ISABELLE.

Dis-moi, que ne l'as-tu suivie en cet instant,
Car tu veux mon bonheur! Eh bien! en me quittant,
Si tu pouvais, au moins, jouir de la lumière;
Pourvu que, chaque jour, j'allasse la première
Réveiller, dans ton cœur, un profond souvenir,
Va! je serais heureuse et pleine d'avenir!
Oh! tu rappelleras Béatrix, je t'en prie!
Oh! tu vas m'écouter, moi, par toi si chérie!

GALÉAS.

Je ne puis!

ISABELLE.

— Écoutons: je crois entendre encor
Quelque chose frôler les murs du corridor.

GALÉAS.

C'est le vent qui se glisse aux créneaux, et murmure.

ISABELLE.

Ce doit être le son aigu de quelque armure;
Écoute bien: — des pas jetés également,

De ces pas cadencés qui tombent pesamment,
Des pas d'hommes, enfin !

GALÉAS, s'approchant de la porte.

Oui, ce sont des pas d'hommes
Venant dans mon cachot, encore.

(La porte à droite s'ouvre. Trois sbires se présentent.)

SCÈNE IV.

TROIS SBIRES, ISABELLE, dans le fond, GALÉAS

UN DES SBIRES.

Duc, nous sommes
Vos amis ; nous avons forcé votre prison,
Nous avons égorgé toute sa garnison.

ISABELLE.

Tant de meurtres pour nous !

LE SBIRE.

Ludovic et le sbire
Peuvent avec Satan se disputer l'empire
Maintenant ; avec eux, je n'irai pas chercher
Un terrain où mon corps ne saurait chevaucher.
— Venez-vous vers Trivulce?

GALÉAS.

Et ma femme, ma femme?

LE SBIRE, à Isabelle.

C'est juste. On est parti vous délivrer, madame.

GALÉAS.

Je vais l'attendre.

LE SBIRE.

Il faut sauver le duc, d'abord.
La duchesse viendra, le duc étant à bord.
Le temps est précieux; on craint pour votre vie,
Tant que vous resterez dans la tour de Pavie.

GALÉAS.

Si j'étais sauvé seul, si je la perdais, moi!

ISABELLE.

Eh bien! je resterais!

GALÉAS.

Tu le veux!

ISABELLE.

Sauve-toi!

(Il sort avec les sbires, par la gauche. Isabelle s'agenouille.)

Merci, mon Dieu!

(Ascagne paraît par la droite.)

SCÈNE V.

ASCAGNE, ISABELLE.

ISABELLE.

C'est bien pour le sauver?

ASCAGNE, après un court silence.

Sans doute.

ISABELLE, éclatant.

Ah! c'est Ascagne! Ah! c'est tout ce que je redoute!

(Des cris étouffés de Galéas se font entendre dans la galerie; sourire satanique d'Ascagne, qui va vers la porte, comme pour examiner.)

VOIX DE GALÉAS, en-dehors.

Isabelle! Isabelle!

ISABELLE, avec explosion, ébranlant le barreau, déjà à moitié rompu.

Attends, mon Galéas!
Que je passe, mon Dieu! Je ne le pourrai pas!
O supplice! supplice! être si peu robuste!
Tu n'es pas juste, ô Dieu! Non,.. non,.. tu n'es pas juste!

VOIX DE GALÉAS, en-dehors.

Isabelle!

ISABELLE.

On l'égorge! ô les démons d'enfer!
O! maudite à jamais cette grille de fer!
Galéas, viens à moi! viens prendre cette lame
Que tu m'as refusée, à moi, ta pauvre femme!
Viens, Galéas! Oh! viens, mon Galéas!... car, moi,
Je ne puis pas, vois-tu, m'élancer jusqu'à toi!.....

(Durant cette scène, Isabelle a plusieurs fois secoué le barreau.)

SCÈNE VI.

ISABELLE, ASCAGNE, GALÉAS, blessé, et venant tomber aux pieds d'Ascagne.

GALÉAS.

Isabelle! je meurs assassiné!

ISABELLE.

Vengeance!

Oh! tu l'auras!

GALÉAS.

Je meurs!

ISABELLE.

Que n'ai-je la puissance

De briser cette grille!

(Tandis qu'elle parle, elle fait de derniers efforts pour ébranler le barreau; elle le rompt entièrement, et le laisse tomber.)

Ah! voilà ce barreau!

(Elle tire son poignard de son sein, et vient se placer derrière Ascagne, la figure animée d'un sourire amer.)

ASCAGNE, le pied sur le corps de Galéas.

Beau duc! je te salue!

ISABELLE, frappant Ascagne.

Il l'est! et moi, bourreau,

Je te salue aussi!

(Ascagne tombe. Dans le moment où Isabelle frappe Ascagne, Ludovic paraît, à la porte de droite.)

ASCAGNE, en mourant.

Sbires!

ISABELLE, jetant son poignard.

C'est bien, Ascagne!
Pour toi plus de duché!

(Elle se jette sur le corps de Galéas.)

Pour toi plus de compagne!

SCÈNE VII.

LUDOVIC, ISABELLE, sur le corps de Galéas, ASCAGNE ET GALÉAS, morts. SBIRES suivant Ludovic, et portant des falots.

LUDOVIC, à part.

Morts tous deux! — Je n'ai plus ni crainte, ni remord!

(Aux sbires.)

Deux cadavres! — Menez la duchesse à la mort!

ISABELLE, à genoux près de Galéas, et passant la main sur ses cheveux, comme sortant d'un rêve.

A la mort!

LUDOVIC, aux sbires.

Non! restez; je pardonne!

ISABELLE, de même.

Il pardonne!
— Mais, qu'ai-je donc commis, pour que tout m'abandonne?
Une mort! — Je la veux! j'ai dû la mériter;
Mais, voyez! en mourant, sur lui je dois rester!
Tuez-moi, je le veux! tuez-moi sur cet ange,
Pour que mon sang, du moins, à son sang se mélange,

Après que nos deux cœurs se furent mélangés !

(Elle pleure.)

Oh! tuez-moi!

LUDOVIC.

Non pas ; tes jours seront changés,
Mais tu vivras!

ISABELLE.

Horreur! moi, vivre! mais une heure,
N'est-ce pas? une seule au cachot où je pleure!
Près de lui! Seulement l'instant de le revoir,
De l'embrasser encor, de lui dire un bon soir,
Ou plutôt : Au revoir! — C'est qu'il fut, dans ma vie,
Vois-tu, le seul éclat, la lumière suivie
Qui me guidait! — Vois-tu, ce fut mon seul trésor,
Du bonheur, de l'ivresse! et de l'ivresse encor!
— Oh! tu n'as pas voulu le tuer! sur ma robe
Verser ce sang si pur que le fer lui dérobe,
Et qui se concentrait pour l'enflammer pour moi!
Tu ne l'as pas voulu!

LUDOVIC.

Mais que t'importe, à toi?
Tu vas rester ici, tranquille, habituée.

ISABELLE.

Ici! Non, non! jamais! Je veux être tuée!
Je le veux!

LUDOVIC, aux sbires.

Emportez ces deux corps!

(Deux hommes emportent le corps d'Ascagne : deux autres se présentent pour prendre celui de Galéas, sur lequel Isabelle retombe avec force.)

ISABELLE, d'une voix haletante.

Non, jamais !
Ne me l'arrachez pas ! c'est tout ce que j'aimais.
Un peu d'humanité, messeigneurs ! — Ah ! je souffre !
Tuez-moi !

(Un des sbires soulève le corps de Galéas.)

Laissez-le ! — Laissez-nous dans ce gouffre !
Régnez !...

(Les sbires prennent de force le cadavre de Galéas, qu'ils emportent.)

GALÉAS, tournant vers Isabelle le dernier regard de l'agonie.

Adieu !!..

ISABELLE.

Grand Dieu ! Galéas !

(D'une voix faible.)

O, bonheur !
O, ma vie !

(Elle tombe évanouie.)

LUDOVIC, regardant Isabelle, avec un air féroce.

Il est temps de prier le Seigneur !
Car voici ta prison ! et ton genre de vie,
Tu le sais ; — c'est toujours le château de Pavie !
Adieu ! — Rien ne peut plus arrêter mon élan,
Tout meurt ! Dieu soit loué ! je suis duc de Milan !

(Il sort par la porte à droite, en regardant Isabelle. Un moment après, Isabelle lève lentement la tête, passe la main sur son front, regarde autour d'elle, comme pour y chercher quelqu'un ; — puis, jetant convulsivement ses mains sur ses yeux, à genoux près du lit de Galéas, elle pousse un cri de désespoir.)

FIN.

ERRATA.

Préface, page ix, dernière ligne, au lieu de : qu'il *appaise*, lisez : apaise.

Page 18, vers 9, au lieu de : au palais *de Pitti*, lisez : au palais Médicis.

Page 42, vers 15 et 16, au lieu de :

Il est roi de ce lieu;
Comme roi de la terre et du ciel,

Lisez :

Il est roi de ce lieu,
Comme roi de la terre et du ciel;

Page 71, 3e épigraphe, au lieu de : le *mort* se levait, lisez : le cadavre se levait.

Idem, 4e épigraphe, au lieu de : *Abbabanel*, lisez : Abrabanel.

Page 94, jeu de scène, 5e ligne, au lieu de : Simonetta cherche à parvenir jusqu'à *Isabelle*, lisez : jusqu'à la duchesse.





